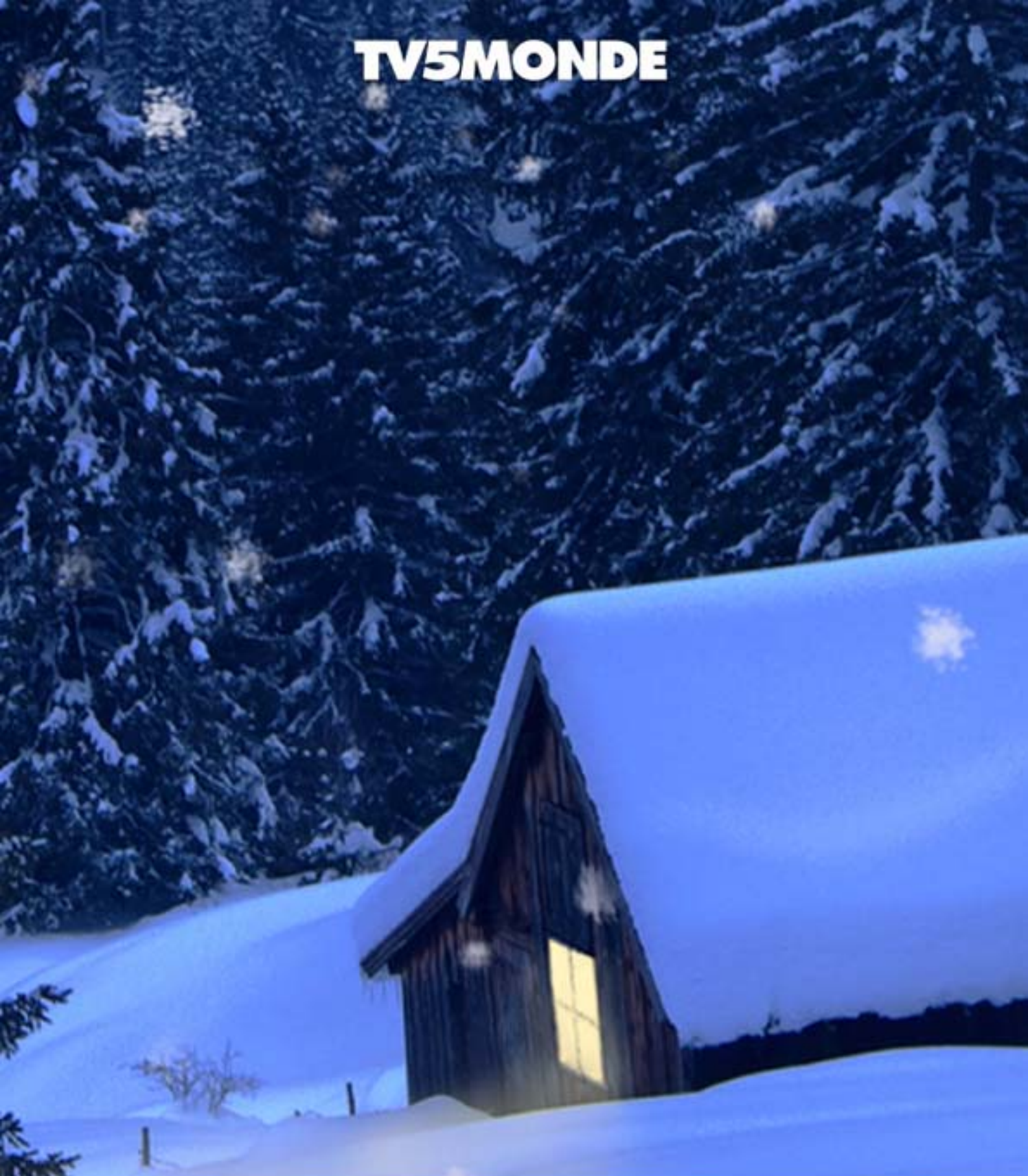


TV5MONDE



Michel Epy

**MIRABELLE DE
PLAN D'EN HAUT**

Table des matières

CHAPITRE PREMIER Par une nuit de tempête.....	3
CHAPITRE II L'adoption.....	14
CHAPITRE III Les deux mots mystérieux	21
CHAPITRE IV Une visite nocturne	27
CHAPITRE V Le bazar	32
CHAPITRE VI La légende du chalet solitaire.....	42
CHAPITRE VII Mademoiselle Dérupiaz	48
CHAPITRE VIII Les beautés de l'arithmétique	61
CHAPITRE IX Les expériences du chevrier	69
CHAPITRE X Sur un petit théâtre.....	78
<i>ÉPILOGUE</i>	95
Ce livre numérique.....	96

CHAPITRE PREMIER

Par une nuit de tempête

L'hiver avait été long et rigoureux dans les Alpes valaisannes et le printemps tardait à venir. Il y avait notamment d'énormes couches de neige dans tous les replis des montagnes qui entourent les Dents du Midi. Du côté de Salanfe surtout. Et naturellement tous les chemins étaient impraticables de ce côté. En ski seulement on pouvait monter de Salvan aux Granges et de là à Plan d'En Haut, ce délicieux hameau peu connu qui se trouve non loin de Van d'En Haut. Rares sont les montagnards qui y restent tout l'hiver, mais encore plus rares sont ceux qui hivernent plus haut. À vrai dire, il n'y en a point. Cependant, en ce soir de mars où débute notre récit, un skieur attardé ou imprudent aurait été bien surpris de voir une fumée s'élever d'un petit monticule de neige aux formes bizarres qui se trouvait dans une combe quelques centaines de mètres au-dessus des mazots de Plan d'En Haut. En réalité, cet amas de neige enveloppait un chalet auquel il n'y avait plus que deux ouvertures, celle de la cheminée par où sortait la fumée, et celle de la porte qu'on avait dégagée chaque jour pendant les chutes de neige.

Au dehors, la froide nuit de mars tombait. Le ciel était noir. Le vent mugissait lugubrement. C'était ce vent tiède qu'on a surnommé le « mangeur de neige », le föehn. Certes, aucun touriste, aucun montagnard ne se serait aventuré cette nuit-là sur les pentes, car au loin, de moment en moment, on entendait dans toutes les directions gronder des avalanches.

Mais, par contraste, à l'intérieur de ce chalet si dangereusement isolé, régnait une douce chaleur et une atmosphère étonnamment calme. Il n'y avait que deux chambres et une pe-

tite cuisine. Ces trois pièces communiquaient entre elles. Dans celle du milieu, la plus grande, assez luxueusement meublée d'un divan, de quelques fauteuils, de nombreux rayons garnis de livres, un bon feu brûlait dans l'âtre. Et, devant ce feu, assise sur un fauteuil bas, une petite fille d'une dizaine d'années à peine lisait le roman bien connu des enfants : « Alice au Pays des Merveilles ». Ses boucles blondes encadraient gracieusement sa petite figure pâle et toute plissée de soucis. Elle lisait... non, elle faisait semblant, mais en réalité, elle écoutait attentivement le souffle précipité, entrecoupé de temps en temps d'un faible gémissement, qui venait de la chambre voisine. Parfois, elle se levait et, sur la pointe des pieds, elle allait auprès du lit de la malade, lui caressait le front, essayait de lui faire boire un peu de l'infusion chaude qu'elle avait préparée et disait tendrement :

— Maman, c'est moi, ta petite Mira... Prends courage, ça va aller mieux !

Elle disait encore toutes les gentilles et douces choses que sa maman lui avait cent fois répétées lorsqu'elle-même avait été malade quelques semaines auparavant, de ces mots qui encouragent, endorment la douleur, donnent l'assurance que l'amour veille... Et elle croyait qu'un beau matin sa maman allait se réveiller toute joyeuse, comme il lui était arrivé à elle-même, et dirait :

— Je suis guérie !

Mais, hélas, bien des jours avaient passé et la jeune maman n'allait pas mieux... Au contraire, elle ne disait plus rien, elle semblait étouffer, elle était brûlante... et Mirabelle se désespérait. Le soir où le fœhn soufflait si fort, cependant, tout d'un coup, la malade appela : « Mira ! » si faiblement d'abord que l'enfant crut que c'était un gémissement du vent, mais elle entendit de nouveau :

— Mira ! Mira !

Elle se hâta auprès du lit. Sa maman s'était soulevée sur un coude, elle avait les yeux fixes et comme aveugles, elle dit encore :

— Pauvre petite... Va... va... à, oh... garde éléphant...

Puis elle retomba sur ses oreillers, son souffle devint imperceptible. Mira crut qu'enfin elle pouvait dormir, elle la couvrit soigneusement jusqu'aux épaules et revint tout doucement devant le feu. Elle reprit son livre. Elle en était au chapitre si amusant du jugement où Alice comparait devant le roi, la reine et tout un tribunal dont les jurés, le greffier, les huissiers, etc., sont tous des animaux. Il s'agit d'un vol de tartes. Le chapelier est appelé le premier, il mord dans sa tasse de thé au lieu d'entamer sa tartine, il dépose qu'il a commencé à goûter le 14... « le 15 », dit le lièvre, « le 16 », dit le loir. Alors, on additionne et on réduit le total en francs et en centimes. Puis, la cuisinière vient et affirme que les tartes sont faites au poivre, « de mélasse », dit le loir. Là-dessus, comme à la fin de chaque interrogatoire, la reine crie : « Qu'on lui coupe la tête ! »

Tout, dans cette histoire abracadabrante, sans queue ni tête, était si drôle que Mirabelle éclata de rire toute seule devant le feu. Mais, cette nuit, les choses comiques et les choses tragiques étaient tout le temps mêlées, comme cela arrive souvent, et, après avoir bien ri, Mirabelle prêta l'oreille, crut entendre un gémissement venir de la chambre voisine, y alla doucement et, voyant sa mère toujours immobile, reprit son livre. Elle s'absorba encore dans les fantasmagories des rêves drolatiques de la jeune Alice, puis s'assoupit. Elle se réveilla en sursaut, retourna auprès du lit, et, contente de voir sa malade reposer enfin vraiment, elle se jeta sur son fauteuil et s'endormit pour de bon, tandis que le vent mugissait toujours.

Ce fut ainsi que se passa cette longue nuit. Au matin, le vent tomba un peu, mais il y avait toujours des bruits d'avalanches, la température était remontée au-dessus de zéro

et l'on entendait des gouttes d'eau qui tombaient régulièrement du toit.

Mirabelle se leva d'un bond de son fauteuil, se frotta les yeux, courut à la chambre voisine : La malade n'avait pas bougé. Ne sachant que faire et la croyant endormie, Mirabelle alla grignoter un morceau de pain et de chocolat à la cuisine, rapporta une bûche qu'elle mit sur les braises et réfléchit...

Une si petite peut-elle réfléchir ? Pas aussi fort que les grandes personnes, bien sûr, mais elle était précocement raisonnable et intelligente, et puis elle avait longtemps vécu seule avec sa maman qui causait beaucoup avec elle, et cela lui avait développé l'esprit. Certes elle n'avait pas toujours habité ce chalet. Elle se souvenait bien des vastes appartements luxueux d'une grande ville où elle avait été élevée sous la garde d'une dame en uniforme bleu, aidée de plusieurs domestiques. Les salons étaient pleins de beaux meubles, de tableaux, de fleurs. Sa maman sortait beaucoup, puis recevait des visites... On mangeait des gâteaux, on riait... Mais un jour sa maman avait été toute triste et avait beaucoup pleuré... Et, tout d'un coup, les salons, les chambres, avaient été encombrés de malles et de valises. Embrassant longuement sa petite Mira et lui répétant mille fois : « Je n'ai plus que toi ! », maman l'avait emmenée sur un grand bateau. On était resté plusieurs jours en mer. Ensuite, on avait passé par des villes, des pays, des villages, on était descendu dans des palaces, puis, au cours d'une excursion de montagne, on avait visité ce chalet, on avait fait chercher le propriétaire et on s'y était finalement installé après avoir fait venir des meubles de la ville la plus proche. Et depuis, ah, quelle jolie vie, rien que les deux, sans visites, sans domestiques !

Mais voilà qu'un soir maman s'était sentie malade, s'était couchée de bonne heure. Quelles longues et tristes journées pour l'enfant ! Enfin, maintenant pour la première fois depuis bien longtemps, maman dormait, et, sans doute, une fois reposée, elle allait guérir. Non, il n'y avait rien d'autre à faire que

d'attendre son réveil... Entre temps, les nuages s'étaient dissipés et le soleil brillait intensément sur le paysage blanc. Tout à coup, la porte d'entrée grinça sur ses gonds, une bouffée d'air froid pénétra dans la pièce, la petite fille poussa un cri de surprise vite réprimé lorsqu'elle reconnut en la personne qui entrait ainsi sans façon le propriétaire même du chalet. Le brave homme, après cette nuit de tempête, venait voir si ses locataires n'étaient pas trop effrayés... Jamais encore Mirabelle n'avait accueilli le montagnard avec plus de joie. Elle lui dit très vite :

— Maman a été très malade, mais maintenant elle dort... Ne faisons pas de bruit !

D'une façon très confuse et indistincte, elle sentait l'approche d'un grave danger, elle aurait voulu demander au nouveau venu de la rassurer, d'aller voir sa maman, mais elle n'osait pas. M. Besson, lui, ne demanda pas la permission, il entra délibérément dans la petite chambre contiguë où reposait la jeune femme, il s'approcha du lit, prit la main qui pendait hors des couvertures, poussa un léger cri, puis en tremblant toucha le front... Il se retourna vers l'enfant :

— Y a-t-il longtemps qu'elle... qu'elle ne bouge plus ? demanda-t-il.

— Elle s'est endormie dans la nuit, murmura Mirabelle que l'air solennel du montagnard effrayait.

— Hélas !... hélas... hélas, répéta-t-il plusieurs fois, ne sachant comment apprendre la vérité à la fillette.

Mais elle en eut tout d'un coup la divination... Bien sûr, elle ne se rendait pas compte de ce que c'était que la mort et surtout elle ne s'imaginait pas que sa maman pût la quitter ainsi sans l'avertir, sans lui dire adieu... Mais elle savait que quelquefois, si l'on est très malade ou très vieux, on s'endort, on ne bouge plus... des gens viennent et vous emportent... Ainsi des pensées tourbillonnaient dans sa tête. Elle se disait que sa maman était

morte et en même temps elle croyait que c'était impossible. Elle éclata en sanglots. M. Besson, si rude qu'il fût, était lui-même fort ému. Voyant qu'elle comprenait, il reprit :

— Voilà... c'est bien triste... elle est au ciel... Tu la retrouveras un jour... Courage...

— Mais que faire ? cria Mirabelle d'une voix qui montrait qu'elle espérait encore quelque miracle.

— Il n'y a rien d'autre à faire que de descendre avec moi au village. Nous ne pouvons pas l'emporter à nous deux. Nous allons bien fermer le chalet... Prends ce qu'il te faut...

Mirabelle était tout de même trop jeune pour se rendre entièrement compte. Tout en pleurant encore, elle alla chercher son manteau, prit dans l'armoire quelques objets auxquels elle tenait et se déclara prête à partir.

— Va encore une fois embrasser ta maman, lui dit le montagnard d'un air grave.

Elle s'étonna de n'y avoir pas pensé. Elle trouva la joue de sa mère si froide qu'elle recula, bouleversée... Mais M. Besson l'avait déjà prise par la main et l'entraînait au dehors.

Il referma soigneusement la porte.

— Heureusement que tu as des skis et que tu sais t'en servir, dit-il une fois dehors. Mais que portes-tu là ?

— Des choses que maman m'a bien recommandé de garder toujours, répondit l'enfant en mettant dans son sac un disque de gramophone et un bibelot brillant dont M. Besson ne distinguait pas la forme.

— Bon, dit-il pour ne pas contrarier la petite, mais on aurait pu prendre cela ce soir ou demain... avec le reste de tes effets.

Jusqu'au village la pente était bonne, la neige pas trop croutée ; la descente à skis fut rapide.

À mi-chemin, cependant, Mirabelle s'arrêta court, planta ses bâtons de ski dans la neige et s'écria :

— Oh ! oh ! et Minouche ?

— Qu'est-ce que Minouche ? demanda paternellement M. Besson.

— C'est mon chat. Il est resté endormi sur le canapé !

Le montagnard ouvrit de grands yeux... Il réfléchit. Il avait envie de dire : « Laissons-le », mais il se ravisa, et, poussant un gros soupir, répondit :

— Allons le chercher.

Ils remontèrent. Minouche, un gros chat angora très doux, très malin, bien élevé et poli, se leva à leur approche, s'étira, considéra un instant M. Besson et le jugeant apparemment digne d'estime, alla à lui, s'arrêta à deux pas de ses pieds et, les deux pattes de devant longuement étendues, s'inclina en un salut étonnamment bien exécuté... Il agissait toujours ainsi avec ses maîtresses et avec les inconnus qu'il appréciait du premier coup d'œil... Cela lui conquit les bonnes grâces de M. Besson qui le prit avec précaution pour le mettre dans son sac...

Durant le trajet, Minouche miaula bien un peu, mais alors Mirabelle se rapprochait et lui parlait... Cela suffisait à le calmer.

Quelques minutes plus tard, Besson, Mirabelle et Minouche arrivaient aux premiers chalets de Plan d'En Haut. Tout en se demandant comment il allait exposer toute l'affaire à sa femme – surtout en présence de l'enfant – M. Besson poussa sa porte. À son grand étonnement, elle résista.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? marmotta-t-il.

Il fit le tour par le bûcher dont la porte de communication avec l'étable se trouva également fermée... M. Besson n'avait nulle envie d'aller chercher refuge chez un voisin en compagnie de cette étrange petite fille et d'un chat. Il secouait la tête et se passait la main sur le front d'un air profondément embarrassé et malheureux. Il regardait de tous côtés. Il était si troublé et ennuyé qu'il ne songea qu'au bout d'un grand moment à escalader tout simplement la galerie si peu élevée qui entourait le chalet à la hauteur de l'étage. Dès qu'il y eût pensé, il monta sur un billot de bois, se hissa par-dessus la balustrade et sauta sur la galerie. De là il passa à l'intérieur, descendit et ouvrit la porte. Il fit entrer Mirabelle dans une proprette petite cuisine. Un bon feu brûlait dans le potager. S'étant débarrassé de son sac, M. Besson dit très vite :

— Je vais chercher M^{me} Besson ; elle doit être chez une voisine...

Et il avait l'air de dire que quand sa femme était chez une voisine, elle pouvait y rester longtemps... très longtemps.

Laissée seule sans plus de façon, Mirabelle enleva son manteau, s'assit sur un escabeau et prit Minouche sur ses genoux.

Il n'y avait pas trois minutes que M. Besson était parti lorsque la porte se rouvrit ; une grosse dame, courte, joufflue, aux joues rouges, apparut sur le seuil, leva les deux bras et cria :

— Eh bien, que vois-je ? Qu'est-ce que cela ? Une petite fille ! Mais qu'est-ce que vous faites là, enfant ? Qui vous a ouvert ma maison ? Ah, c'est bien vrai qu'il n'y a plus d'enfants, de nos jours... Mais tu n'es pas du pays, toi, hein ? Une échappée des villes, ou quoi ? Mon Dieu, quel toupet ! Mais parle donc, voyons, explique-toi un peu vite, s'il te plaît... Et ce chat ! Une enfant avec un chat qui s'est introduite chez moi quand la porte était fermée à clef ! Comment a-t-elle fait ? Serais-tu une petite bohémienne ?

Il eût été bien difficile de s'expliquer ou même de dire un seul mot sous ce déluge de paroles ; mais enfin, après avoir encore apostrophé longuement Mirabelle, M^{me} Besson fut obligée de s'arrêter, faute de souffle. Et cela permit à la petite fille qui s'était gentiment levée de répondre :

— Excusez, Madame, c'est M. Besson qui m'a amenée...

— Oh, alors, fallait le dire tout de suite ! Mais pourquoi ? Et, où est-il, M. Besson, je te prie ? À la pinte, sans doute ? Et ce chat ? Quel beau chat ! Viens ici, joli chat...

Elle s'avança pour caresser Minouche. Mais il prit peur, sauta de dessus les genoux de sa maîtresse, courut dans un coin, puis dans un autre, et enfin tout à fait affolé, fila par la porte restée ouverte.

— Oh, mon Dieu, s'écria Mirabelle, il va se perdre !

Elle se précipita au dehors suivie de M^{me} Besson qui ne s'arrêtait cependant pas de parler :

— Je le retrouverai bien... Ne t'en fais pas, ne vous en faites pas, mais n'êtes vous pas la petite de notre locataire d'en Pier-ray ? Il fallait me le dire tout de suite... Je le rattraperai bien vite votre chat, Mademoiselle, n'ayez pas peur !

Et la voilà partie à la course, glissant et trébuchant sur la neige, à travers le dédale des courettes et petites ruelles, entre les chalets.

Les gamins du hameau avaient mis le nez à leur fenêtre, et voyant cette course échevelée de M^{me} Besson et d'une petite fille inconnue à la poursuite d'un chat, ils se mirent joyeusement de la partie. Naturellement, cela ne fit qu'effrayer davantage l'animal qui disparut dans quelque grenier à foin... au moment où Mirabelle lancée à la course allait se jeter dans les jambes de M. Besson qui ne comprenait rien à tout ce charivari...

On revint à la maison sans Minouche, et M. Besson expliqua à sa femme ce qui était arrivé. La brave femme prit un air grave et, malgré les recommandations de son mari, se lança dans un discours sans fin :

— Pauvre petite ! s'écria-t-elle en venant embrasser Mirabelle, quel malheur ! Ta chère maman si jeune, et toi si petite encore... mais c'est affreux ! Oh, nous te soignerons bien en attendant que tu puisses retourner dans ta famille... Ne pleure pas, nous serons tes amis.

En fait, la petite fille n'avait pas encore pleuré, et ne versa ses premières larmes qu'en entendant M^{me} Besson lui parler ainsi... Sa maman, était-ce donc vrai qu'elle ne l'aurait plus ?

Cette première nuit passée au chalet des Besson parut bien longue à Mirabelle. Elle dormit peu, se réveillant constamment avec le souci de veiller sa maman, et elle se mettait à pleurer en se rappelant ce qui était arrivé.

Au matin, elle venait à peine de se lever et elle buvait une tasse de lait chaud près du potager de la cuisine, lorsqu'un léger coup fut frappé à la porte. M^{me} Besson alla ouvrir et une petite fille portant quelque chose de très gros enveloppé dans son tablier entra.

— C'est toi, Milly ! fit M^{me} Besson. Qu'est-ce que tu portes-là ?

— C'est le chat, répondit l'enfant.

Mirabelle bondit vers elle, prit Minouche entre ses bras et le couvrit de caresses. Tout en jetant des regards curieux sur la petite étrangère, la nouvelle venue conta que son frère André et deux autres gamins avaient trouvé le chat blotti dans leur grenier à foin, avaient voulu lui attacher une vieille casserole à la queue, mais qu'elle était survenue et, après une grande bataille, avait réussi à s'emparer de Minouche, qu'elle rapportait... La jeune Milly paraissait très fière d'avoir opéré ce sauvetage et elle

reçut en effet force compliments de M. et M^{me} Besson. Quant à Mirabelle, elle se borna à l'embrasser chaleureusement, mais, si heureuse qu'elle fût de retrouver son chat, elle avait la gorge serrée et le cœur tout bouleversé par la douleur infinie que lui causaient les paroles mesurées, mais si graves que M. et M^{me} Besson venaient de lui dire... Ils agissaient avec délicatesse et tact, mais il fallait bien avertir Mirabelle et lui faire comprendre peu à peu quel terrible malheur la frappait. Ils croyaient qu'elle n'avait pas réalisé entièrement la chose, car elle était de ces enfants qui parlent peu et gardent leurs impressions les plus vives pour eux, et ils furent fort étonnés lorsque la fillette dit enfin d'un air grave :

— Il faudra sans doute l'enterrer ici...

— C'est bien, tu es courageuse, mon enfant, déclara M. Besson en la prenant par la main. Allons, viens, il est temps.

CHAPITRE II

L'adoption

Quelques jours avaient passé. On avait descendu du chalet d'en Pierray tout ce qui avait appartenu à la mère de Mirabelle ; les meubles achetés à la ville avaient été revendus. Mais, au milieu de tout cela, chose incompréhensible, on n'avait trouvé ni dans les effets ni dans les malles de la morte le moindre renseignement sur elle. Elle n'avait reçu aucune lettre. Elle avait dû détruire tout papier et tout indice, initiale ou marque qui aurait pu révéler son origine ou son nom.

Mirabelle, interrogée par les Besson, puis par le président de la commune, n'avait malheureusement pu donner aucune précision :

— Maman, dit-elle, m'appelait toujours Mira... et il y a si longtemps que nous sommes ici ! J'étais toute petite quand nous sommes venues. Je ne sais pas du tout comment nous nous appelions !

Elle se mit à pleurer. Intelligente et sensible comme elle était, elle sentait déjà dans quelle terrible position cette ignorance la mettait. Mais qu'y faire ? Le juge, accompagné d'autres personnages imposants et vêtus de noir, monta un jour de Martigny pour poser des questions à l'enfant. Ils n'avaient pu retrouver trace du passage de la mère de Mirabelle à la frontière suisse, si tant est, comme on croyait, qu'elle fût étrangère... Nulle part, ni à la poste, ni dans les magasins où elle avait fait des achats en ville, elle n'avait donné son nom. Le nouvel interrogatoire de la fillette n'apprit rien de nouveau. En désespoir de cause, il fallut bien décider du sort de Mirabelle en espérant

qu'un jour un parent, inquiet de la longue disparition de la mère, ferait une enquête qui le conduirait jusqu'en cette vallée. Avant de reprendre le chemin du retour, le juge proposa de mettre Mirabelle dans un orphelinat de Sion. On avait trouvé une bonne somme d'argent dans une valise de la morte, et cela devait suffire à payer une petite pension pour de nombreuses années... Mais alors, M^{me} Besson intervint.

La scène se passait dans la salle d'auberge du village. Il y avait là, outre le juge de paix, M. et M^{me} Besson, M^{me} Lejoux, mère de la petite Milly, le président de la commune, le régent et le vieux Ducret, secrétaire de la Société de développement. Devant tout ce monde, M^{me} Besson prit donc la parole :

— Nous en avons bien causé avec mon mari, dit-elle, et voilà ce que nous avons à dire... Lui n'est pas très fort pour trouver des mots, et s'excuse de me laisser présenter notre demande, mais il est d'accord. Oui, puisque le bon Dieu ne nous a pas donné d'enfants, nous voudrions qu'on nous confie celle-ci qui a l'air gentille... on la formera au travail... Pour quant à la pension, on n'en veut pas – à moins qu'elle soit longtemps malade – mais alors faudrait qu'on ait autorité sur elle... N'est-ce pas, Besson, que tu es d'accord ?

— Oui, oui, fit le mari tout rouge d'émotion.

— C'est fort bien, dit le juge, et les autorités n'ont qu'à vous remercier, Madame Besson, mais... si jamais on retrouvait sa famille ?

— Alors, Monsieur le juge, bien sûr... on devrait rendre l'enfant... et dans ce cas on accepterait paiement pour services rendus...

— Parfait. Nous arrangerons cela. Encore merci, Madame Besson, au nom de tous et particulièrement de cette petite... Al-lons, mon enfant, remercie cette dame qui veut bien te garder...

Pour toute réponse, Mirabelle se leva et alla jeter ses bras autour du cou de M^{me} Besson qui pleurait de joie à la pensée d'avoir tout d'un coup dans sa maison une enfant si gracieuse pour égayer ses vieux jours. Mais une grande peur s'empara tout à coup de Mirabelle :

— Et mon Minouche ! s'écria-t-elle, le gardez-vous aussi ?

— Que ferais-tu si on te disait non ? demanda le régent.

— Je me planterais un couteau dans le cœur, répondit l'enfant d'une voix tragique.

— N'aie pas peur, dit alors tendrement M^{me} Besson, nous gardons aussi ton cher Minouche.

Le plus fort fut que le chat comprit merveilleusement bien la situation. Dès le retour des Besson et de Mirabelle à la maison, il témoigna par un redoublement de saluts à tout le monde de sa satisfaction et de sa reconnaissance. Il avait l'habitude de sauter d'un bond sur les épaules de la petite fille, de lui entourer le cou de ses deux pattes de devant et de quêter des baisers sur son petit nez rose, en se frottant le museau contre les joues de sa petite maîtresse. Jamais il n'avait agi ainsi avec personne d'autre, mais ce jour-là, à l'immense stupéfaction des assistants, il ne s'attarda guère sur les épaules de Mirabelle et s'élança ensuite de là sur M^{me} Besson toute ravie. Dès lors elle traita Minouche comme un enfant gâté et ce fut lui qui, bien souvent, mit la paix dans les petits orages qui survenaient quelquefois entre la bonne dame et sa petite fille adoptive.

M. Besson, lui, n'était jamais en cause, il disait toujours oui et amen à tout ce que décrétait sa femme, et non seulement il approuvait, mais il exécutait strictement tous ses ordres... sans une observation, ni un mot. Toute la faculté de parole du ménage était donc concentrée sur les lèvres de M^{me} Besson... En d'autres mots, disons-le sans offense, elle était épouvantablement bavarde, et on a dû s'en apercevoir. Ses interminables dis-

cours, sans jamais contenir de bien graves méchancetés, la portaient cependant assez fréquemment à en dire plus qu'il ne fallait ou qu'elle ne pensait. C'était dans son chalet un perpétuel monologue. Seule elle se parlait à elle-même, mais dès qu'elle avait auprès d'elle une créature vivante, fut-ce Minouche, elle s'adressait aux oreilles, complaisantes ou non, qui se trouvaient à sa portée. Aussi bien, malgré la reconnaissance et l'affection que Mirabelle avait pour elle, arriva un moment où la petite fille chercha instinctivement, sinon le silence, du moins un autre genre de distraction. Ce fut ainsi qu'elle se lia plus particulièrement avec la petite Milly, la fille du président de la commune. On se rappelle que c'était cette petite Milly qui avait rapporté le chat Minouche à sa maîtresse le jour de son arrivée, et cela avait créé tout de suite une bonne camaraderie entre les deux enfants.

Mais ce qui portait surtout Mirabelle à rechercher la compagnie de Milly, c'est qu'elle trouvait en elle le silence et la douceur qui n'étaient pas les qualités dominantes de M^{me} Besson. Milly en effet était une tranquille petite personne, toute rêveuse et même un peu paresseuse ; elle savait montrer son affection autrement qu'avec des phrases, et Mirabelle, obligée d'écouter tout le jour les incessants discours de M^{me} Besson, sans pouvoir rien y répondre, aimait à parler un peu à son tour à sa petite amie. C'était bien naturel. Les premiers temps surtout, elle l'entretenait de sa maman et s'ouvrait à Milly seule de son immense chagrin.

Ah, non, elle ne pouvait oublier, elle n'oublierait jamais la nuit de tempête où sa bien-aimée maman agonisait à côté d'elle, alors qu'elle se doutait encore si peu qu'elle était si près de la perdre pour toujours ! Depuis lors, quand elle entendait dans le village une petite fille appeler : maman ! elle était saisie d'une vive crispation au cœur et ne pouvait retenir ses sanglots. Et aussi, durant des mois, elle ne s'endormait jamais le soir sans pleurer longtemps en pensant à celle qui était partie sans lui dire adieu, à celle qui avait été tout pour elle durant sa courte existence.

C'était de préférence à la petite Milly qu'elle révélait ces choses. Cette confidente savait se taire, elle versait avec elle des larmes de sympathie, elle lui caressait lentement les joues d'un air contrit, puis lui embrassait doucement les yeux en lui parlant longuement, doucement, tendrement...

Ce fut en une de ces circonstances que Milly lui dit :

— J'ai entendu l'autre jour mon père qui disait : C'est tout de même bien extraordinaire qu'on n'ait trouvé au chalet d'en Pierray aucun papier indiquant le nom de cette dame... C'est un vrai mystère !

— Oui, fit Mirabelle, c'est vraiment bizarre !

— Ta maman n'écrivait donc jamais rien ? Point de lettres, ou d'autres choses ?

— Je ne me rappelle pas...

— Écoute, reprit Milly après un instant d'intense réflexion, j'ai une idée. Un jour, dès qu'il fera beau, nous pourrions aller un samedi après-midi au chalet d'en Pierray. Nous fouillerons tout, bien comme il faut, n'est-ce pas. Parce que, tu sais, les hommes qui sont venus enlever les meubles pour les renvoyer en ville n'ont peut-être pas très bien regardé. Les hommes, ce n'est pas minutieux et ils n'ont pas des yeux vifs comme nous...

— Oh, oui, c'est une très bonne idée ! il faut faire cela, absolument !

Les deux petites filles ne purent mettre tout de suite leur projet à exécution. Il y eut une période de brouillards, de pluie tiède, de dégel. Certains jours, il semblait que le printemps était là, tout près, et que tout allait changer, et puis les pluies revenaient. Sans qu'on s'en fût douté cependant, le miracle s'accomplissait, les pâturages avaient reverdi, les mélèzes s'étaient couverts de fines aigrettes vertes, les sapins avaient, au bout de leurs vieilles branches sombres, d'attendrissants petits bour-

geons d'un coloris si tendre, et d'innombrables fleurs des Alpes venaient couvrir le sol d'une robe bariolée dont la fraîcheur, l'éclat tout jeune et la beauté vive n'avaient leur analogue nulle part ailleurs.

Mirabelle se sentait comme toute neuve. Elle n'avait guère le temps de réfléchir, car M^{me} Besson la laissait rarement inactive. Durant toute cette fin d'hiver elle lui avait appris à l'aider dans les mille travaux du ménage, à coudre, à tricoter. En dehors de cela, la fillette savait maintenant traire les chèvres des Besson, et elle aimait, en ses rares moments de loisir, aller tenir compagnie à M. Besson dans son petit atelier de menuiserie. Là, pour tout le village, il confectionnait tables, escabeaux, rayons d'étagères en bois blanc... Il n'était pas extrêmement habile, mais avait du cœur à l'ouvrage et se plaignait rarement des gens et des choses, comme font trop souvent les montagnards.

Ainsi, c'était à lui plutôt qu'à la trop bavarde M^{me} Besson que Mirabelle aimait à poser les questions dont elle ne pouvait pas toujours entretenir son amie Milly. Un jour, tandis qu'il rabotait consciencieusement le dessus d'un buffet qu'on lui avait donné à réparer, l'enfant se hasarda à lui dire :

— Si vous ne me trouvez pas trop curieuse, fit-elle, je voudrais bien savoir ce que c'est que ce « bazar » dont vous parlez si souvent avec M^{me} Besson ?

En effet, depuis quelque temps, les époux Besson prononçaient tout le temps ce mot de bazar : « Il faudra nettoyer le bazar », ou « J'écrirai demain pour réapprovisionner le bazar », ou encore : « Ceci fera bien pour le bazar »... Ces phrases avaient intrigué Mirabelle et elle n'était pas éloignée de croire à quelque mystère, mais M. Besson satisfit d'un mot sa curiosité :

— C'est bien simple, lui répondit-il. En été, nous tenons un petit bazar pour les touristes et les gens en villégiature... Tu l'as bien souvent vu, notre bazar, là, en face, ce local fermé...

— Ah, oui, je ne savais pas que c'était à vous.

— C'est à nous... Dès le mois de juin, on l'ouvre, et tu verras les quantités de jolies choses et de curiosités qu'il y a là-dedans... Tu nous aideras à vendre.

CHAPITRE III

Les deux mots mystérieux

Ce fut seulement vers la fin du mois de mai que les deux fillettes eurent enfin tout un bel après-midi de samedi à leur disposition. Elles prirent le petit sentier qui monte en zigzag à travers les prés, traverse la forêt, puis, s'élevant toujours, aborde les pâturages d'en haut par un couloir de pierres roulantes. Toute la nature était en fête ce jour-là ; de petits papillons bleus voletaient au bord du sentier. L'air était léger, le soleil éclatant et la terre brillante comme aux premiers jours du monde. Mirabelle et Milly gravissaient joyeusement les pentes. Elles étaient devenues tout à fait inséparables. Au village, on les appelait « les deux M », ce qu'elles traduisaient pour elles-mêmes par « les deux s'aiment », et elles riaient comme de petites folles de l'innocent jeu de mots.

Donc, malgré la triste visite qu'elles projetaient, elles n'avaient que rires et chansons aux lèvres en montant au chalet, et Milly, qui adorait ces montagnes, et avait une âme très poétique, ne tarissait pas en remarques délicates sur les fleurs alpestres, le chant des oiseaux, la beauté des choses. Mirabelle, plus vive que rêveuse, était cependant touchée aussi par tout le bonheur qui semblait répandu et comme flottant dans l'air. Toutes ces choses luisantes et éclatantes de lumière lui rappelaient avec force le très lointain passé qui avait précédé son arrivée en Suisse.

— Il y avait chez nous, disait-elle à son amie, d'immenses salons tout recouverts de tapis aussi épais que ces herbes des prés et plus doux que cette mousse. Tout autour, des glaces et des tableaux en couleurs. Des colonnes pour porter des lampes

qui étaient enfermées dans des fleurs de cristal. Des meubles luisants comme des miroirs. Dans d'autres chambres, la lumière semblait venir des bords du plafond, elle était très douce et l'on ne voyait pas où étaient les lampes. Et nos salles de bains ! Si tu avais vu ça ! Toutes en pierres blanches ! Et puis, maman avait tant de robes et de bijoux ! Nous avons un petit théâtre dans un des salons.

— Alors, répondait pensivement la petite Milly, elle devait être très, très riche ! Pourquoi donc est-elle venue habiter un petit chalet, sans dire à personne de son pays où elle était ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas, disait mélancoliquement Mirabelle. C'est très extraordinaire.

— Peut-être qu'elle était tout d'un coup ruinée ?

— Non, je ne crois pas, parce qu'elle me disait souvent : Dans quelques années, je te ramènerai dans le grand monde brillant, Mira, mais auparavant je veux t'apprendre la vraie vie simple, et la sagesse, afin que tu ne sois pas éblouie par les vanités de ces gens...

— Elle disait cela, vraiment ?

— C'est sûr. Et elle pleurait en me répétant que c'étaient seulement des vanités qu'il y avait dans ce monde... Qu'est-ce que cela veut dire au juste, des « vanités », Milly, le sais-tu ?

— Cela veut dire sûrement des choses pas vraies, dit Milly ; c'est comme quand on me dit : Ne sois pas vaniteuse ! si je raconte que je suis la première à l'école ou si je lève la tête à cause de ma jolie robe des dimanches...

— Pourtant, c'est bien vrai que tu es la première de ta classe et que tu as une belle robe neuve !

— Oui, mais ce qui n'est pas vrai, c'est de s'en croire à cause de ça.

— Ah ! c'est donc cela que ma mère voulait dire en parlant de vanités.

Tout en conversant de la sorte, les deux amies arrivèrent enfin au chalet clos. Elles se hâtèrent d'ouvrir toutes grandes portes et fenêtres pour chasser l'air qui sentait le moisi et pour dissiper à force de soleil l'accablante tristesse de cette petite maison où la mort avait passé.

Un peu effrayées par le grand silence sinistre qui régnait tout alentour, les deux petites s'installèrent sur la galerie pour manger le pain et le chocolat de leur goûter. Puis, reprenant courage, elles se mirent à examiner en détail tout ce qui restait dans le chalet.

La grande pièce où Mirabelle avait veillé durant la nuit funèbre était vide maintenant, puisque les meubles de salon avaient été rachetés par les marchands de la ville. Restait d'abord la cuisine : tous les ustensiles passèrent successivement sous les yeux des enfants. Le tiroir de la table, les armoires furent spécialement les objets de leur stricte attention. Mais elles ne trouvèrent rien.

Enfin elles entrèrent dans la chambre à coucher. Le grand lit de bois était toujours là. M^{me} Besson avait seulement roulé les couvertures et emporté les draps au village. Sur une étagère étaient restés quelques livres que la mère de Mirabelle lisait souvent... À leur vue, un grand espoir vint à l'enfant : Peut-être, pensa-t-elle, maman a-t-elle mis son nom sur la première page intérieure de ces volumes ou a-t-elle laissé quelque papier entre les feuillets. Les livres furent déposés sur la table. Ils étaient en une langue étrangère que Mirabelle ne connaissait pas ; elle décida de les emporter avec elle, mais elle vit tout de suite en les feuilletant soigneusement qu'ils ne contenaient aucun des indices quelle avait espéré y trouver.

Plus que le lit maintenant ! À quoi bon ? Cependant et malgré que l'on eût bien balayé la pièce avant de fermer le chalet,

les deux petites tirèrent le lourd meuble au milieu de la chambre. Elles soulevèrent le matelas, et, alors, entre le matelas et le sommier elles aperçurent un morceau de papier gris roulé en boule et qui avait dû glisser de dessous l'oreiller. Cela ne ressemblait qu'à un fragment de papier d'emballage, mais par acquit de conscience, elles le déplièrent et virent alors qu'il portait quelques mots écrits au crayon, en lettres toutes tremblées, comme si on n'avait pas eu la force de tenir le crayon.

Elles déchiffrèrent :

never more, never more !

et, un peu plus bas :

oh, mon Dieu !

Bien qu'on n'eût trouvé aucun spécimen de l'écriture de l'étrangère (qui avait dû tout brûler en se sentant malade), Mirabelle se souvenait en tout cas de l'écriture de sa mère et elle n'eut aucune hésitation : c'était bien sa chère maman qui avait écrit ces mots mystérieux !

— Mais qu'est-ce que cela veut dire ? demanda anxieusement Milly.

— Je n'en sais absolument rien !

— C'est probablement une langue étrangère. Est-ce qu'on ne parlait pas français là où tu étais avec ta maman ?

— Non, pas toujours, mais maman me parlait toujours français, à moi.

— Ces deux mots... c'est peut-être son nom ? Tu ne te souviens pas de les avoir déjà entendus ?

— Non.

Ce fut avec cette seule trouvaille que Mirabelle et Milly descendirent au village. Elles firent part de la chose aux Besson

qui hochèrent la tête et parurent tout tristes. En effet, ils crurent eux aussi que ces deux mots incompréhensibles écrits au crayon devaient être le nom et le prénom de la morte ou du moins pouvaient apporter une indication suffisante sur son identité, et comme ils étaient déjà profondément attachés à leur petite fille adoptive, ils craignirent fort de la perdre si jamais, grâce à cette indication, on retrouvait sa famille. Bien sûr qu'ils ne pouvaient empêcher que l'on fit de nouvelles recherches en s'appuyant sur cette découverte, mais pourquoi en parler ? Et quel malheur pour eux ce serait d'avoir à se séparer pour toujours de la gentille enfant ! Aussi, tous deux déclarèrent-ils que ce ne pouvaient pas être des noms propres et ils mirent à dire cela une assurance qu'ils n'avaient certainement pas au fond d'eux-mêmes. Ils conseillèrent seulement à Mirabelle de garder ce papier comme une relique, un souvenir de sa chère maman.

Mais cette fois, Mirabelle ne se laissa pas facilement convaincre.

— Si ce n'est pas un nom, cela peut vouloir dire quelque chose d'important, dit-elle. Il faudrait montrer cela à quelqu'un de savant...

— Il n'y a pas de savant par ici, répondit M^{me} Besson.

— M. le curé des Marécottes ? interrogea l'enfant.

Évidemment, on ne pouvait nier que M. le curé des Marécottes ne fût un savant ; tout le monde le répétait dans la vallée.

— Oui, peut-être, fit précautionneusement M. Besson, mais il ne faut pas aller l'ennuyer avec ça qui ne peut rien faire découvrir, je t'assure.

— Mais s'il y avait une seule chance que ce soit important ? insista Mirabelle... Me permettez-vous d'aller lui demander ?

— Non, non, inutile... d'ailleurs il est malade, déclara M^{me} Besson.

— Son frère s'est cassé la jambe, ajouta M. Besson qui n'en savait rien... Mais ils cherchaient tous deux par tous les moyens à se préserver de toute séparation possible d'avec Mirabelle.

Celle-ci n'ajouta rien, mais déjà dans sa tête se formait un projet d'une audace exceptionnelle pour elle.

CHAPITRE IV

Une visite nocturne

Un soir Mirabelle s'occupa plus fiévreusement que d'habitude de ses devoirs. Elle était fort distraite ce jour-là : elle avait enfermé Minouche avec les poules, elle avait versé un fond de bouteille de vinaigre dans du lait, bref, elle était préoccupée comme jamais elle ne l'avait été. Tout de suite après souper elle prétendit avoir très sommeil et s'enferma dans sa chambre et se mit à recoudre son corsage des dimanches qu'elle voulait mettre pour sa sortie projetée. Mais la déchirure était plus difficile à arranger qu'elle n'avait pensé, et, lorsqu'elle entendit M. et M^{me} Besson se retirer dans leur chambre, elle n'avait encore réparé son corsage qu'à moitié. Elle se leva alors, mit le nez à la fenêtre et demeura un instant indécise. La nuit était d'une pureté et d'une beauté rares. Pas un souffle de vent sur ces hauteurs. De-ci, de-là, sur les flancs de la montagne les petites lumières des chalets brillaient comme des étoiles. À ce moment, neuf heures sonnèrent à la pendule de la cuisine. Les autres soirs, Mirabelle tombait de sommeil à cette heure-là, car elle se levait très tôt d'ordinaire. Mais par cette nuit féerique, toute baignée d'une jolie lumière blonde, elle se sentit réveillée comme si elle venait de dormir douze heures de suite. Elle savait qu'il lui faudrait plusieurs heures pour l'escapade qu'elle méditait, et elle décida, puisque aussi bien il faisait nuit, de se mettre en route sans changer de vêtements. Elle descendit à pas de loup, traversa la cuisine, tira doucement le gros verrou à poignée qui fermait la porte à l'intérieur et se trouva dehors, tout de suite inondée de la merveilleuse lueur de la lune pleine. Elle s'assit sur le banc adossé au mur, sous la galerie, et remit ses souliers

qu'elle avait enlevés et tenus à la main pour faire moins de bruit en sortant.

Alors, elle se mit à courir dans la jolie nuit douce et passa par l'étroit sentier qui traverse les prés et rejoint le grand chemin des Marécottes.

La nuit était déjà bien avancée lorsqu'elle arriva au village où elle n'était encore jamais venue. Elle n'eut pas de peine à trouver l'église, et tout en cherchant de quel côté se trouvait le presbytère, elle sentit pour la première fois toute l'étrangeté de la démarche qu'elle voulait faire. Tout dormait dans le village. L'église seule veillait avec une petite lueur derrière ses vitraux. Le savant prêtre que Mirabelle voulait voir devait être couché depuis longtemps ; sa vieille servante ne voudrait pas le déranger. Comment donc allait faire la petite Mirabelle ? Son cœur était bien gros, et elle fut sur le point de renoncer et de s'en retourner comme elle était venue. Néanmoins elle arrivait au presbytère, et là, quelle ne fut pas sa joie en voyant qu'une lumière brillait à une fenêtre ouverte. Quelle chance ! Pourvu que ce ne fût pas la chambre de la servante, elle allait peut-être arriver à ses fins...

Elle entra tout doucement dans le petit jardin, parvint jusqu'au-dessous de la fenêtre éclairée et se tint là dans l'ombre pour reprendre son souffle. Malgré la lumière, rien ne bougeait dans la maison. Alors, au bout d'un moment, Mirabelle se mit à appeler timidement.

— Monsieur le curé ! Monsieur le curé !

Elle chuchotait d'abord si bas que sa voix ne se distinguait pas des mille petits bruits d'insectes et d'eaux courantes qui remplissent en sourdine le silence des nuits de printemps. Mais, qu'elle avait de peine à crier plus haut, là, toute seule dans l'ombre ! M. le curé aurait peur peut-être, il croirait qu'un voleur l'attendait... et qui sait ce qui arriverait !

Cependant il lui fallut bien s’y résoudre, et, peu à peu raffermissant sa voix, elle finit par lancer un « monsieur le curé » digne d’une petite fille et non d’un oiseau ou d’une libellule. Ah ! cette fois, M. le curé avait entendu. Il y eut comme un grand fracas dans la chambre (ce n’était que le bruit de sa chaise qu’il repoussait), puis des pas, puis enfin une grosse ombre noire parut au beau milieu de l’espace lumineux de la fenêtre ouverte...

Le curé se pencha très bas en fouillant le jardin du regard, mais comme il se trouvait dans une chambre éclairée et que ses yeux ne s’étaient pas encore habitués à l’ombre, il ne vit rien. Il crut s’être trompé, se redressa et fit un pas en arrière. Alors Mirabelle éperdue cria plus fort :

— Monsieur le curé !

Il revint et demanda :

— Qui est là ?

— C’est moi, fit Mirabelle, toute émue et balbutiante.

— Moi, qui ? interrogea le curé, entendant cette voix d’enfant. Moi ? Une libellule ? Une grenouille ? Une fauvette ? Enfin qui ?

— Moi, Mirabelle de Plan d’En Haut.

— À la bonne heure ! Et que me veux-tu, Mirabelle de Plan d’En Haut ? Y a-t-il quelqu’un de malade par là-bas ?

— Oh, non, M. le curé !

— Alors, qu’est-ce qui t’amène au milieu de la nuit dans mon jardin ?... À ce propos, prends garde ; tu marches sur mes fleurs, et si ma servante te voyait, elle te tirerait les oreilles jusqu’à la lune !

— Oh, pardon ! mille excuses ! Je ne voyais pas. C'est que, voilà, je voulais vous parler, Monsieur le curé, vous dire quelque chose.

— Tu veux te confesser, petite ? Tu as fait quelque chose de mal ? Eh bien, tu sais qu'on me trouve à l'église le samedi pour cela ?

— Non, non, Monsieur le...

— Attention, encore une fois, ne marche pas dans cette plate-bande, ou je t'envoie droit en enfer ! gronda le bon prêtre d'une voix terrible qui mit le comble à la confusion de la pauvre Mirabelle.

Cependant elle reprit possession d'elle-même et dit très vite :

— Monsieur le curé, je voudrais vous parler d'une chose très sérieuse. J'ai trouvé quelques mots écrits par ma maman avant sa mort, mais je ne les comprends pas. Alors, je n'ai pas le temps pendant le jour, c'est pourquoi je suis venue cette nuit. Voulez-vous m'aider, Monsieur le curé ?

— Petite, je t'écouterai donc, puisque tu es venue, et comme je vois que, dans ton émotion, tu saccagerais toutes mes fleurs, je vais te faire entrer.

Il se retira de la fenêtre, on entendit son pas dans l'escalier, il tira les verrous, prit Mirabelle par la main et la conduisit à sa chambre, où la fillette vit que l'excellent abbé écrivait sur de grandes feuilles blanches dispersées sur la table. Le prêtre s'assit sur la chaise qui se trouvait devant la table, prit à côté de lui une grosse pipe de merisier, l'alluma, se carra sur son siège, fit signe à Mirabelle de s'asseoir sur une autre chaise et dit :

— Maintenant, je t'écoute.

À voix basse d'abord, puis s'enhardissant de plus en plus, Mirabelle conta sa découverte au chalet d'en Pierray et finit en tendant le papier mystérieux à l'abbé.

— C'est bien simple, dit-il après y avoir jeté un coup d'œil, *never more* est en anglais, cela signifie : « Jamais plus »...

— Ce n'est donc pas un nom propre, demanda Mirabelle toute triste. Vous en êtes bien sûr, Monsieur le curé ?

— Hélas, oui, fit le bon prêtre en comprenant quelle déconvenue cela était pour sa petite visiteuse.

Après cela il la consola de son mieux, lui dit qu'elle aurait pu plus mal tomber que chez les Besson en une si triste occurrence, bref il tâcha de lui rendre quelque courage.

Mais ce fut néanmoins avec grande tristesse et désillusion que l'enfant reprit le chemin de son village.

Elle ne put conter cette aventure qu'à son amie Milly qui mêla ses larmes aux siennes et l'entoura d'une affection toujours plus chaude et fidèle.

CHAPITRE V

Le bazar

Une fois l'été venu, on vit passer de plus en plus fréquemment par le village des touristes qui se rendaient à Salanfe ou à la Cime de l'Est. Les Besson se décidèrent alors à ouvrir leur bazar qui avait si fort intrigué Mirabelle au début de son séjour à Plan d'En Haut. Elle n'y était pas encore entrée et se figurait par avance un immense amoncellement d'objets extraordinaires. Évidemment, quand on parle de bazar, on pense tout de suite à ces vastes magasins des grandes villes où l'on trouve de tout et qui sont toujours pleins d'une foule animée. Ce mot même de bazar nous vient d'Orient où il désignait les étalages pittoresques et étranges des marchandises apportées par les caravanes, et alors on se représente les mille curiosités de toutes formes et de toutes couleurs, disparates et bizarres, qui éveillaient la curiosité des Orientaux.

Mais le bazar des Besson n'était qu'une pauvre réduction de tout cela. C'était, dans une toute petite pièce éclairée par une seule vitrine, une collection poussiéreuse de vieilles cartes postales, d'ours, de chamois, de casse-noisettes sculptés, avec de minuscules chalets en bois jaune, munis de volets vert d'épinard bien appliqués à côté de fenêtres en mica, au-dessus de galeries finement découpées. Outre cela, des edelweiss, des cannes et des mouchoirs rouges... et c'était bien à peu près tout.

Cependant, pour l'âme imaginative de Mirabelle, c'était beaucoup. Elle passa de bien bonnes heures à trier les cartes postales, à épousseter les bois sculptés, à disposer avec art dans la vitrine les cannes, les mouchoirs, les miniatures de chalets et les chamois. Pour l'arrangement de cette vitrine, qu'elle voulait

aussi attirante que possible, elle disposa en son milieu un petit tabouret drapé de papier de couleur et elle l'entoura des plus jolis articles du magasin, mais que mettre sur le support lui-même ? Elle hésitait entre un grand casse-noix à barbe de faune et un cor des Alpes, quand elle eut tout d'un coup une inspiration qu'elle jugea magnifique : elle pensa à la relique que sa maman lui avait recommandé de conserver très soigneusement... C'était, comme on s'en souvient, un petit éléphant taillé dans une sorte de pierre d'aspect laiteux ressemblant à de l'opale, mais plus dure et qui avait d'étranges reflets colorés, principalement rouges et bleus, selon qu'on faisait tourner la statuette dans un sens ou dans un autre au soleil. Alors, les reflets devenaient comme des rayons de lumière qui allaient se poser sur les objets environnants. La sculpture était merveilleuse de finesse, et les yeux de l'éléphant étaient d'un minéral précieux aux lueurs douces et profondes. Il avait un collier d'or fin au cou. C'était évidemment un bijou de grande valeur, et les Besson furent ravis de voir cette belle chose orner le centre de leur pauvre vitrine. Cela devait attirer les regards de tous les passants.

En effet, cet attrait ne tarda guère à se manifester et l'on vit les touristes s'arrêter presque toujours longuement devant l'étrange exposition du bazar. Mirabelle s'y tenait les samedis après-midi et les dimanches soir. Elle avait recollé à chaque article le prix de vente avec de petits signes indiquant jusqu'où elle pourrait baisser ses prétentions au cas où l'acheteur éventuel se mettrait à marchander. Grâce à l'éléphant, elle fit de bonnes affaires. Les dames en gros pantalons, avec leur sac pendant au bas de leur dos, s'arrêtaient devant la vitrine, causaient entre elles, puis entraient pour acheter, qui une canne, qui un mouchoir rouge, qui un gobelet ou un peloton de ficelle, mais la plupart du temps ce n'était qu'un prétexte pour dire à la petite marchande :

— Quel joli éléphant vous avez là ! En quoi est-il ? Est-ce un porte-bonheur ? Peut-on le regarder ? etc..., etc...

Mais une fois, Mirabelle eut un gros ennui :

Un monsieur et une dame en costumes de sport blancs, amplement pourvus de fortes lunettes noires sur leur gros nez, se concertèrent un instant devant la vitrine, puis entrèrent et le monsieur expliqua avec un accent affreusement nasillard :

— J'ai voudre cette petite éléphant...

Mirabelle, sans défiance et pensant que l'étranger — manifestement un Américain — désirait voir de plus près l'objet, le lui tendit. L'étranger le considéra une seconde, dit quelques mots à sa femme qui parut répondre affirmativement, puis il empocha l'éléphant.

— Combien ? fit-il.

— Mais... mais... Monsieur, fit Mirabelle suffoquée, je ne veux pas le vendre !

— Oui... oui..., ce été toute à vendre ici !

— Non, Monsieur, c'était seulement pour faire joli.

— Je né comprné pas diou tout... Cela, ce été pour vendre très beaucoup cher... Combien ?

Il sortait un gros billet de banque.

Mirabelle était terriblement ennuyée. Elle voulait prendre les intérêts de M. et M^{me} Besson, mais ne pouvait pourtant se résoudre à se séparer de son précieux fétiche. Que faire ? La situation menaçait de s'éterniser et l'étranger avait déjà l'objet dans sa poche. Il semblait prêt à donner n'importe quelle somme pour l'avoir. La fillette sentait les larmes lui monter aux yeux. Elle ne savait que répéter :

— Je ne veux pas le vendre, non, non ! tandis que le client agitait sous ses yeux son gros billet de banque en roulant des yeux furibonds derrière ses épaisses lunettes.

Les choses en étaient là, lorsque M^{me} Besson survint. Quand elle eut compris de quoi il s'agissait, la brave femme, quoique alléchée par la forte somme offerte, eut le courage de ses sentiments. Son grand défaut de « langue bien pendue », comme on dit, lui servit merveilleusement en cette circonstance. Elle se lança dans un interminable discours dont voici un très court résumé :

— Vous comprenez bien, n'est-ce pas, Madame et Monsieur, que cet objet est un souvenir de famille qui appartient en propre, personnellement, à la petite fille que voici. Elle n'est pas ma fille, Monsieur et Madame, sa mère était une étrangère comme vous, riche à millions, mais voilà, on n'a jamais su de quel pays, ni de quelle famille... Alors, moi, je l'ai adoptée, et n'ai jamais eu à me plaindre d'elle, au contraire... On voit qu'elle était du tout beau monde... Eh bien, cet éléphant, il est bien beau, je ne dis pas, et on n'est pas riche, une grosse somme serait la bienvenue, mais enfin, c'est tout ce qui reste à la petite comme souvenir et qui lui rappelle sa mère... Et on voudrait le lui prendre ! Ça n'a pas de bon sens... Non, non, Madame et Monsieur, il ne faut pas qu'elle le vende... ni pour or ni pour argent... Et d'ailleurs, qui sait si, quelque jour, un riche Anglais qui passera par ici ne reconnaîtra pas cet éléphant ? Ils s'y connaissent en éléphant, les Anglais. Et il dira : Tiens, celui-ci était à ma cousine ! Alors on saura qui est Mirabelle... Elle sera millionnaire et nous aussi. Oui, Monsieur, c'est ainsi que je vous le dis. Rendez cela à cette pauvre enfant qui n'ose rien dire et qui va pleurer... Cet éléphant, il était là pour la montre, que je vous dis. Et gardez votre argent !

Noyés sous ce flot de paroles, les deux étrangers firent une drôle de grimace et se décidèrent enfin à restituer le fétiche à sa légitime propriétaire.

Quelques jours plus tard, survint un événement d'un autre genre qui ne toucha pas Mirabelle directement, mais qui fut beaucoup moins gai. Plusieurs jeunes étudiants hollandais

avaient passé le matin de bonne heure se rendant à Salanfe. De là, ils comptaient faire des ascensions diverses. Ils s'étaient arrêtés au bazar pour prendre quelques cartes postales. L'un d'eux portait une très belle bague d'or pourvue d'une plaque gravée et sertie de diamants. Mirabelle l'admira beaucoup pendant que, sous ses yeux, le jeune homme choisissait ses cartes. Durant tout le jour même, elle suivit par la pensée la troupe joyeuse sur le sentier de Salanfe. Elle y était allée elle-même pour la première fois la veille et elle avait été saisie d'admiration pour ce grandiose paysage, pour cette haute plaine si bien close de toutes parts entre les pentes abruptes. Elle avait admiré la croix qui s'élève au milieu et les eaux claires qui sortent des névés au fond de ce cirque délicieux. L'air embaumé et si pur qu'on y respire l'avait grisée de bonheur... Aussi, tout ce dimanche, elle s'était complue à imaginer l'émerveillement probable des jeunes étrangers qui allaient faire les mêmes découvertes.

Mais, au milieu de l'après-midi, comme elle était assise sur un banc rustique devant le bazar, elle aperçut les Hollandais qui revenaient, tous, sauf un seul, précisément l'homme à la bague. Ils ne chantaient plus, ils avaient l'air tout tristes... Ils vinrent droit à Mirabelle et lui racontèrent que leur camarade avait perdu sa bague auprès de la source appelée « Fontaine de Moïse » qui sort du rocher à gauche du sentier qui monte à Salanfe. Ils l'avaient cherchée déjà durant plusieurs heures et venaient se munir de provisions et de quelques outils, décidés à s'établir auprès de la fontaine de Moïse jusqu'à ce que la bague soit retrouvée.

Ils repartirent... et on ne les revit plus, mais le bruit courut qu'ils avaient quitté le pays, désespérés, sans avoir retrouvé la merveilleuse bague de fiançailles du jeune homme. Ils n'avaient même pas songé à laisser leur adresse.

Mirabelle rêva longuement à cette aventure, se représentant le chagrin du jeune étranger et de sa fiancée. Elle projetait souvent d'aller avec Milly à la fontaine de Moïse pour y chercher

encore le précieux bijou ; mais sa petite amie était partie en vacances chez des parents qu'elle avait à Lausanne, et Mirabelle dut remettre son projet à plus tard.

Ce fut vers ce temps-là que Mirabelle fit la connaissance du chevrier. Le village, cette année-là, n'avait pas donné la place à un jeune garçon. Il y avait par là un vieux bossu qu'on disait à demi crétin et qui ne vivait que d'aumônes. L'assemblée de commune avait jugé qu'il pouvait à la rigueur garder le troupeau, et puisque, de toutes façons, il était à la charge des habitants, ce serait tout gain.

Il était laid, tout petit et rabougri ; ses yeux avaient quelque chose d'illuminé et on aurait dit qu'il voyait toujours on ne savait quoi d'extraordinaire au delà de ce qu'il avait devant lui. Et cela, c'était tellement remarquable que souvent, quand vous lui parliez, vous vous retourniez instinctivement pour chercher ce qu'il pouvait bien y avoir d'attirant derrière vous.

Les Besson avaient deux chèvres qui se joignaient chaque matin au troupeau, lors de son passage annoncé de loin par la trompe rauque du chevrier. Or, un jour, à l'aube, Mirabelle se trouvait un peu en retard pour traire les deux bêtes avant le passage du chevrier. Elle avait placé un premier pot de lait tout débordant d'écume tout près d'elle après avoir traité la première chèvre. Dans sa hâte, elle pressa peut-être un peu trop fort les mamelles de la seconde qui lança un coup de pied inattendu.

Une ruade de chèvre, eh bien, ce n'est pas toujours très drôle. Le pot se renversa et la fillette reçut une belle bosse au menton. C'est que ce n'est pas chose si facile qu'on ne le croit communément de traire, même les chèvres. Les enfants de la campagne, qui ont cela dans le sang et qui ont vu faire depuis qu'ils peuvent se tenir sur leurs jambes, ne s'en doutent pas, mais pour une petite fille qui trois mois auparavant ne connaissait rien des animaux prétendus domestiques, c'était une autre affaire !

Bref, Mirabelle s'acquitta ce matin-là assez mal de sa tâche et en fut dépitée. Mais ce même jour devait lui apporter une compensation inattendue. Elle avait reçu de M^{me} Besson l'ordre d'aller cueillir des fraises des bois dans la montagne. C'était une ressource appréciable. On les vendait au bazar le samedi et le dimanche et les touristes raffolaient de ces fruits parfumés tout fraîchement cueillis du matin ou de la veille. L'enfant partit donc avec son petit panier en forme de gibecière pendu au côté. Parvenue à bonne hauteur, entre les forêts et les pâturages, dans les régions de broussailles et d'éboulis, elle commença sa cueillette, mais la récolte était maigre en cet endroit. Elle changea plusieurs fois de place sans beaucoup plus de résultat. Alors, comme elle se redressait et cherchait du regard de quel côté il fallait poursuivre ses recherches, elle aperçut à quelque distance le chevrier accroupi devant un petit feu. Il devait faire cuire quelques pommes de terre sous la cendre. Indécise, elle se demandait si elle s'approcherait du vieux bonhomme ou si elle s'éloignerait au contraire avant qu'il ne l'eût aperçue. Elle se baissa pour cueillir encore quelques fraises cachées sous un buisson, mais en même temps poussa un grand cri, car un serpent dissimulé sous de larges feuilles s'enroulait sur son bras nu. Elle s'en dégagea cependant sans être mordue, mais à son cri de frayeur, le chevrier accourut.

— Un serpent ! fit Mirabelle. Il a passé sur mon bras ! Quelle horreur !

— Pas mordue, heureusement, dit le vieux en examinant le poignet de l'enfant, mais il te faut prendre garde à ces sales bêtes dans ces pierrailles. C'est plein de vipères par-là. Tiens, veux-tu que je te montre où il y en a des fraises, en quantité, un vrai champ ?

Le bonhomme était grave et doux. La vie continue dans la montagne lui avait fait une face noire dans sa barbe hérissée ; le manque de soins lui donnait une allure de sauvage et de gueux, mais ses yeux étaient limpides et rieurs. Il avait su observer les

mœurs des bêtes les plus humbles et les beautés les plus profondes de la nature. Ainsi il s'était fait une âme extrêmement originale et des idées étranges que l'on ne comprenait pas. Les mystères des hautes forêts lui étaient familiers et il connaissait toutes les légendes des Alpes valaisannes.

Il n'eut certes pas de peine à indiquer à Mirabelle les coins retirés où les fraises abondaient. Elle en profita largement et vint un peu plus tard le remercier. Elle le trouva en train de souffler dans un bizarre instrument de musique fait de quelques tiges creuses de sureau assemblées par des liens d'herbes desséchés. Il tirait de ce pipeau rustique des chants d'oiseaux si naturels qu'on voyait voler de tous les côtés sur les buissons d'alentour quantité de petites bêtes emplumées qui y répondaient de leurs mille et diverses voix musicales.

— Oh ! fit Mirabelle extasiée, que c'est joli ! Mais, dites-moi, chevrier, ce n'est pas pour les tuer au moins que vous les appelez ?

— Non, bien sûr que non, répondit le berger, c'est seulement pour les entendre, les admirer, les mieux connaître...

— Et pour leur donner à manger ?

— Ils n'en ont pas besoin en cette saison... ils trouvent tout ce qu'il leur faut, mais en hiver, oui... Alors, je viens quelquefois me promener par là... sans les chèvres naturellement. Je leur distribue des graines sauvages que je ramasse pour eux en été.

— Les oiseaux se laissent attirer facilement, observa Mirabelle.

— Oui, mais je sais charmer aussi d'autres bêtes : marmottes, écureuils, araignées, serpents.

— Vous êtes donc magicien ?

— Je voudrais bien ! fit pensivement le bonhomme. Je cherche à le devenir de plus en plus. Je sais déjà des musiques

qui font deviner des secrets, qui donnent de beaux rêves aux gens malheureux, qui guérissent les malades.

— Oh, que c'est beau !

— Et d'autres, plus difficiles, qui font trouver les objets perdus, ou qui font prévoir ce qui arrivera.

— Comment cela se fait-il ?

— Je ne le sais pas moi-même... Ça me vient comme cela, quand le soleil est accablant sur la montagne, aux heures de midi. Alors, tout dort, et il y a autour des arbres, des fleurs, des herbes et des pierres une espèce de nuage d'or. À ces moments-là, en jouant certaines notes, je vois des choses qui ne sont pas encore arrivées, j'essaie et quelquefois je vois mieux.

— Eh bien, fit Mirabelle toute ravie d'espoir, est-ce que... non ce serait trop beau... est-ce que vous ne pourriez pas, une fois, savoir si je retrouverai la famille de ma maman ?

— Ah, ça, ça, répéta le vieillard, c'est énormément difficile... c'est trop loin, je ne sais pas, j'essaierai, mais ça me fatigue beaucoup ces rêves-là. N'aimerais-tu pas mieux me demander autre chose ?

Mirabelle chercha. Elle ne désirait rien en dehors de la solution du grand mystère. Pourtant, elle songea à la magnifique bague perdue par le jeune Hollandais à la fontaine de Moïse. Elle en parla au chevrier :

— Je pourrais essayer, dit-il, mais pour ça, tu as toi-même quelque chose de mieux.

— Quoi donc ?

— Ton éléphant. Il est magique, ne le savais-tu pas ?

— C'est vrai ? Comment ? On m'a dit que c'était un porte-bonheur...

— C'est bien plus que cela, c'est une bête qui *voit*. N'as-tu pas remarqué ces lumières de couleur qui sortent de lui ? Eh bien, ces lumières vont éclairer les objets cachés ou perdus, et ainsi on les trouve.

— C'est merveilleux ! Mais comment sais-tu toutes ces choses, chevrier ?

— J'ai appris bien des secrets en regardant longtemps, très longtemps et sans réfléchir, la terre, les pierres, les petites bêtes qui vont et viennent entre les herbes... Le tout est de ne pas chercher à comprendre, alors on sait.

— Voulez-vous essayer de retrouver la bague avec mon éléphant ? Vous me montrerez comment il faut faire.

— Oui, un de ces jours.

CHAPITRE VI

La légende du chalet solitaire

Par un délicieux matin du plein été, Mirabelle et Milly attendaient le chevrier auprès de la fontaine de Moïse. Il leur avait dit énigmatiquement qu'il viendrait quand le soleil serait au quart du ciel. Elles avaient déposé l'éléphant-fétiche sur la mousse à côté d'elles. De leur situation, elles voyaient une grande partie de la vallée, et notamment le chalet solitaire où Mirabelle avait habité avec sa mère. Ce chalet était resté depuis lors inhabité... et la vue des fenêtres et des portes closes attristait singulièrement la petite fille. Les deux amies en parlèrent longuement, et enfin Milly dit tout à coup :

— Puisque le chevrier tarde à venir, je vais te conter l'histoire, la légende plutôt, d'un chalet isolé comme celui d'en Pierray... C'est aussi une histoire de magie que j'ai lue dans un livre et qui se passa, dit-on, au pâturage d'Emmaney, pas très loin d'ici... Écoute :

« Le chalet dont il s'agit était situé sur un pâturage communal, c'est-à-dire que les particuliers l'utilisaient en commun. En automne, lors de la descente des troupeaux, s'il arrive à quelqu'un d'entre nous de n'avoir pas assez d'herbe chez lui pour son bétail, il a la permission de profiter seul du pâturage.

« C'est ce qui arriva, il y a très longtemps, à un pâtre qui voulut trop profiter de cette facilité, mais il n'eut pas lieu de se féliciter de ce séjour solitaire. Dès les premières nuits, il commença à être harcelé par des esprits ou des nains qui lui jouaient toutes sortes de mauvais tours : ils le houspillaient, le

pinçaient, le piquaient ; ils faisaient un tapage infernal, bouleversant tout et défaisant sans cesse son ouvrage.

« Une des dernières nuits qu'il passa dans ce chalet perdu, il entendit, pendant qu'il essayait de dormir, un bruit de voix et de pas qui se rapprochaient toujours davantage. On aurait dit une troupe d'hommes. Ils parlaient un langage dur et mêlé de jurons.

« Saisi de peur, ne bougeant pas, blotti dans son foin, notre berger entendit distinctement tout ce monde entrer au chalet, y allumer du feu et discuter de quoi ils pourraient bien faire à souper. Il entendit une voix proposer de rôtir une de ses vaches et, quelques moments après, il vit une forme humaine monter sur le fenil et lui apporter à lui-même une part de viande fort appétissante, servie dans un plat très propre et très bien soigné. Le festin dura toute la nuit. Pendant ce temps, vaincu par un sommeil profond, le pauvre pâtre s'endormit. Le soleil brillait sur l'alpe lorsqu'il rouvrit les yeux.

« À son réveil, les souvenirs de cette nuit étrange revinrent agiter son esprit. Que fallait-il penser de tout cela ? Il écouta... Tout était silencieux. Il n'eut certainement ressenti aucun chagrin s'il ne se fût rappelé d'avoir mangé du rôti, lequel ne pouvait avoir été préparé qu'au détriment d'une des bêtes qu'il avait attachées la veille au soir à l'ariau... qui est, comme tu sais, l'étable où l'on traite.

« Il descendit. Rien autour de l'âtre n'était en désordre. Au dedans comme au dehors, tout était bien à sa place. Était-ce donc un cauchemar qui avait troublé sa nuit ?... Il entre dans l'ariau : mais alors, quelle douloureuse surprise ! Sa plus belle vache avait une épouvantable plaie saignante à la cuisse ! Il y manquait un grand morceau de chair ; c'était celui-là même dont on lui avait fait manger une partie...

« Dès lors, le pâtre se vit forcé d'abandonner ce chalet maudit. Il en sortit un matin, mais au moment de franchir le

seuil pour la dernière fois, une force invisible, poussant la porte depuis l'intérieur, la ferma avec une telle violence que le bâton du jeune vacher en fut brisé comme un roseau, et qu'il n'eut qu'à se féliciter de n'avoir pas eu une jambe broyée sur le seuil¹. Plus tard, on démolit le chalet maudit et on planta une croix à la place. »

Lorsque Milly eut achevé, Mirabelle s'écria :

— Oh, elle est épouvantablement triste cette histoire ! Cela veut-il dire qu'il ne faut jamais habiter un chalet éloigné de toute autre habitation ? Est-ce que c'est pour cela que ma pauvre maman est morte dans celui que nous voyons là-bas ?

— Mais, non, chérie, voyons, quelle idée ! Je n'aurais pas dû te raconter cela. On dit seulement que le pâtre fut puni pour avoir voulu profiter du pâturage alors qu'il n'en avait pas absolument besoin et qu'il avait assez d'herbe et de foin cachés dans ses raccards... Tu comprends ?

À ce moment les deux fillettes furent fort étonnées de voir le chevrier sortir tranquillement du chalet abandonné. Aucune porte, aucune fenêtre n'avait semblé ouverte à aucun moment... mais le bonhomme n'était-il pas un peu sorcier ? Elles l'attendirent donc sans trop de frayeur tandis qu'il gravissait le sentier d'un pas allongé et régulier. Lorsqu'il arriva, il s'assit sur une pierre en face des deux amies, essuya du revers de sa veste son front tout mouillé de sueur, bourra et alluma tranquillement sa pipe, puis, sans autres salutations ni préambule, dit à Mirabelle : — Ma petite, j'ai beaucoup essayé de trouver quelque

¹ Cette légende a été contée par plusieurs auteurs, entre autres par Cérésolle, Javelle, Wagnon dans leurs livres. Nous conseillons très vivement à nos jeunes lecteurs de lire les récits pittoresques de ces excellents auteurs.

chose qui puisse renseigner sur ta maman... Mais jusqu'à présent je n'ai encore rien vu, ni dans le passé, ni dans l'avenir, malgré mes mélodies les plus secrètes. Il me fallait quelque chose qui ait appartenu à ta mère, qui la représente à mon esprit quand il vagabonde dans le temps... Je ne sais pas si tu comprends, mais ça ne fait rien... Je suis donc allé au chalet qu'elle a habité et j'ai eu la chance d'y trouver ceci :

Il sortit de sa poche une de ces petites photographies employées dans les passeports.

— Où donc était-ce ? s'écria Mirabelle. Nous avons bien fouillé partout !

— C'était tout simplement sous le papier, la feuille de journal, qui recouvrait un des tablards de la grande armoire... Mais, Mirabelle, regarde bien, est-ce sûr et certain que c'est le portrait de ta mère.

— Oh oui... Qu'elle était belle, n'est-ce pas ? fit l'enfant, les larmes aux yeux.

Vraisemblablement, c'était la photographie décollée d'un passeport. Mirabelle ne pouvait se lasser de contempler ce cher visage dont, par instants, elle avait cru ne plus pouvoir se souvenir. Elle se disposait à l'enfermer précieusement dans son petit sac, lorsque le chevrier reprit la parole :

— Si tu veux que je puisse jamais voir quelque chose concernant ta maman, il te faut me laisser cela ; j'en prendrai grand soin... Je le poserai devant moi pendant que je jouerai ma musique magique, en laissant venir à moi tout ce qui vient de ta mère et qui est invisible dans l'air... Alors peut-être que je *verrai* quelque chose...

— Eh bien, oui... J'espère en vous, chevrier !

Quelques instants après cette conversation, le chevrier prit le petit éléphant qui reposait sur la mousse. Il le caressa lon-

guement de ses rudes mains calleuses, le fit miroiter au soleil, et des rayons colorés sortaient de toutes parts du bijou précieux... Il se leva lentement, saisit l'animal par la trompe et se mit à se promener par là autour, en s'arrangeant pour que le soleil fût toujours sur l'éléphant... Il passait ainsi lentement au-dessus de chaque fissure du rocher ou trou d'ombre sous les herbes...

Cette exploration dura longtemps. Les rayons lumineux, réfléchis par la pierre de girasol, allaient caresser les petites fleurs sous les herbes sauvages et pénétraient dans les crevasses sous les pierres. Plusieurs fois, il sembla qu'une lueur répondait dans l'ombre au faisceau de clarté, mais ce n'était qu'une petite fraise des bois ou une paillette de mica... Le Chevrier paraissait douter de la réussite. À la fin, il dit :

— Il faut que l'éléphant magique soit libre de se tourner du côté qu'il veut.

Il le suspendit par un léger fil à une branche de rhododendrons. De la sorte, le fétiche se balançait à quelques centimètres au-dessus du sol... Dans cette position, il était lui-même à ce moment-là dans l'ombre... Les deux enfants et le chevrier demeurèrent assis tout autour... De plusieurs minutes rien ne se produisit, mais tout à coup, une petite mésange vint se poser sur le buisson de rhododendrons, elle regarda de droite et de gauche, picora quelques pucerons qui grimpaient le long de la tige, puis battit des ailes et s'envola. Ce mouvement secoua légèrement l'arbuste, l'éléphant, pendu au bout de son fil, se mit à se balancer... et passa ainsi à plusieurs reprises dans un rayon de soleil qui se glissait à travers les branches... À chaque passage, il lançait des clartés rouges, vertes, bleues... Et alors, une de ces lumières pénétra au fond d'une fente de rocher, et y fit soudain scintiller comme de pures étoiles... les diamants de la bague perdue !

Vers le soir, tandis que le chevrier rassemblait son troupeau, Mirabelle et Milly descendirent lentement vers le village. Sous le soleil déclinant, les montagnes étaient d'une beauté sai-

sissante. Tout au loin, presque sur tout le tour de l'horizon, les glaciers et les neiges éternelles prenaient des teintes de jacinthe et d'opale, tandis que les vallées se remplissaient d'ombre mauve... Mirabelle se sentit aussi légère qu'un des petits chevreaux du troupeau de son ami. Elle avait envie de chanter et de danser dans le sentier bordé de campanules, et ces milliers de petites cloches bleues sonnaient pour elle seule un nouveau carillon d'espoir, car elle avait confiance désormais : tout ce qui venait de sa mère se révélait maintenant, se montrait puissant et fort ; et si l'éléphant était vraiment magique, le portrait même de sa maman aurait aussi quelque vertu extraordinaire !

CHAPITRE VII

Mademoiselle Dérupiaz

Il y avait à Plan d'En Haut quelques chalets meublés que leurs propriétaires louaient pour la saison d'été à des familles de citadins qui venaient y passer les vacances. Depuis quelques jours, ces chalets étaient tous occupés sauf un seul, situé près de la petite chapelle du village et qui appartenait aux parents de Milly. Un matin, cependant, Mirabelle aperçut sa petite amie fort affairée à ouvrir les fenêtres du chalet ; elle y courut :

— Qui est-ce qui va venir ? lui demanda-t-elle.

— Mademoiselle Dérupiaz, comme d'habitude, répondit Milly d'un air ennuyé.

— Tu n'as pas l'air contente ! Est-ce que ça t'ennuie d'être obligée de balayer partout par là ? Je vais t'aider.

— Mais non, ce n'est pas de balayer qui m'ennuie, c'est M^{lle} Dérupiaz.

— Elle n'est pas gentille ?

— Mais si – mais oui, sûrement ! se mit à chantonner Milly, en donnant d'immenses coups de balai à droite et à gauche.

— Qu'est-ce que tu as donc ?

— Eh bien, écoute, je vais te dire, répondit Milly en posant son balai... Mademoiselle Dérupiaz, c'est une vieille qui sait tout !

— Qu'est-ce que ça peut te faire qu'elle sache tout ?

— Et non seulement elle sait tout, mais elle veut l’enseigner aux autres.

— Ah ! et à toi particulièrement, je suppose ? fit Mirabelle en riant comme une folle de voir la figure furibonde que faisait son amie.

— Oui, à moi, parfaitement. Elle m’estime tellement, elle m’aime si follement que mon immense ignorance la rend malade, et quand elle m’a appris quelque chose, elle est comme quelqu’un qui a fait un bon dîner...

Milly était si comique en singeant tour à tour la physionomie écoeurée de Mademoiselle Dérupiaz et l’air satisfait d’une vieille dame qui a mangé beaucoup de bonnes choses que Mirabelle ne cessait de rire aux éclats.

— Mais enfin, dit-elle, qu’est-ce qui te force à l’écouter ? La montagne est grande, et quand tu la vois...

— Tu crois ça, pauvre âme naïve ! Faut donc que je t’explique tout ! Eh bien, sache que Mademoiselle Dérupiaz, Fernande-Catherine, professeur de pédagogie et de peinture, toujours coiffée d’une sorte de bonnet d’Auvergnate, s’est tellement gonflée de science depuis cent mille ans qu’elle est au monde, qu’elle est tout de suite malade, au lit, avec fièvre et coliques, si elle ne peut se dégonfler un peu chaque jour ; alors c’est moi qui reçois ici. Et ça lui est tellement, mais *tellement* nécessaire qu’elle a ensorcelé mon père, ma mère et tous mes aïeux pour qu’ils lui cèdent ce chalet gratuitement en échange des leçons qu’elle me donne chaque jour, à chaque heure... Commences-tu à comprendre, petite folle : Gra-tui-te-ment pour sortir sa science et m’en arroser ! Ah, la, la, la, la ! !

Lorsque les deux fillettes eurent bien mis tout en ordre dans le chalet qu’allait occuper Mademoiselle Dérupiaz, elles rentrèrent ensemble chez les parents de Milly. Ceux-ci les accueillirent en disant :

— Mademoiselle Dérupiaz a téléphoné qu'elle ne viendrait que dans huit jours, mais elle envoie sa sœur qui arrivera ce soir... et restera avec elle.

— Bon ! fit Milly entre ses dents, deux demoiselles Dérupiaz au lieu d'une... ça promet !

Et elle ajouta à haute voix : Va-t-elle me donner des leçons aussi celle-là ?

— On verra, répondit son père, qui apparemment n'en savait rien.

... Naturellement la curiosité des deux fillettes était fort éveillée : Milly avait beau dire qu'une quelconque Mademoiselle Dérupiaz ne pouvait pas être autre chose qu'un puits, un abîme de science, elle caressait en secret l'espérance d'être dispensée de leçons durant huit jours encore.

Elle fut à la fois déçue et contente lorsqu'elle alla porter du lait le lendemain matin à la nouvelle venue.

C'était une Dérupiaz, évidemment... Petite femme boulotte, à visage ridé et chignon comme une très ancienne institutrice, mais Milly vit avec joie qu'elle ne portait pas de lunettes comme sa sœur aînée, et surtout qu'elle avait un air plus débonnaire, moins sévère, des yeux plus doux... La fillette fut cependant déçue lorsque cette Dérupiaz-là dit :

— Je suis chargée de te donner des leçons chaque jour jusqu'à ce que ma sœur arrive... Tu viendras à dix heures...

— Oui, Mademoiselle.

— Ah, à propos, on me dit que tu as une petite amie, inséparable, la fille d'une dame étrangère qu'on a trouvé morte dans un chalet, l'hiver dernier ?

— Oui, Mademoiselle.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Mirabelle...

— Mirabelle... comment ?

— Elle n'a pas d'autre nom. C'est M^{me} Besson qui l'a adoptée. On n'a jamais su comment s'appelait sa mère ni d'où elle venait.

— Je demanderai à M^{me} Besson de me l'envoyer avec toi. Crois-tu que cela lui ferait plaisir de recevoir quelques leçons ? Ou bien si elle considérerait cela comme une pénitence ?

— Je ne sais pas, Mademoiselle.

— Demande-le-lui, je ne veux pas la forcer. Il faut avant tout avoir envie d'apprendre pour que cela profite...

— Oui, Mademoiselle.

... Déjà Milly se sentait plus à l'aise qu'avec la toute vieille M^{lle} Dérupiaz. Celle-ci n'était certainement pas aussi rébarbative, et, peut-être, qui sait, ses leçons seraient-elles moins effroyables !

Elle alla vite tout conter à Mirabelle, la suppliant d'accepter de venir avec elle...

— Alors, tu comprends, ajouta-t-elle, si l'arithmétique et la grammaire doivent nous tuer, nous mourrons ensemble !

— Oui, mais que deviendrait Minouche ? riposta Mirabelle.

L'impression favorable de Milly se confirma. M^{lle} Dérupiaz jeune, qui s'appelait Sophie, avait laissé à son aînée le poids écrasant de toute la science. Elle confia tout de suite à ses deux jeunes élèves qu'elle n'était pas professeur de son métier... Elle leur fit cependant une dictée, puis proposa une lecture. Alors, comme elle cherchait parmi les livres qu'elle avait apportés dans

sa malle, elle poussa tout d'un coup une exclamation et dit à haute voix, mais comme se parlant à elle-même :

— C'est une idée, au fond, pourquoi pas ?

Puis, s'adressant aux deux fillettes :

— Mes petites, connaissez-vous le vallon de Gueuroz ?

— J'en ai entendu parler, répondit Milly, c'est là-bas, au-dessous de Salvan ? Mais je n'y suis jamais allée.

— Bon, et connais-tu l'histoire intitulée : « Les cerisiers du vallon de Gueuroz », par Eugène Rambert ?

— Non, Mademoiselle.

— Eh bien, ce que je vous propose, c'est d'y aller en excursion toutes les trois, avec l'approbation de vos parents, naturellement... Nous emporterons notre pique-nique et ce livre... Et je vous lirai cette histoire dans l'endroit même où elle se passe.

On devine avec quelle joie cette proposition fut accueillie. Le lendemain de bonne heure, M^{lle} Sophie Dérupiaz partait sac au dos avec ses deux élèves... Il faisait à peine jour et la forêt que l'on traversait était encore comme enchantée par les mystères de la nuit... À part le chant des oiseaux, tout était d'un calme et d'un silence extraordinaires... Au bord du sentier, les fleurs semblaient toutes nouvellement écloses ; des fils de la vierge pendaient entre les branches, et des gouttes de rosée qui s'y étaient attachées pendant la nuit y brillaient comme des diamants... On entendait au loin le martèlement régulier des becs de pic-verts sur les troncs... L'air, vif et léger, avait comme un goût de fruit. M^{lle} Dérupiaz disait :

— Vous qui vivez constamment sur la montagne, en pleine nature, vous ne savez pas combien vous êtes privilégiées, mes enfants, vous avez sous la main les plus grandes richesses du monde, l'air salubre, la poésie des prés et des forêts, la beauté des fleurs... Personne ne peut vous enlever cela... Et pensez à

tous ces gens qui, là-bas dans les vallées et les plaines, travaillent comme des fous pour se procurer des choses qui ne valent pas cela, des choses qui coûtent très cher, que l'on peut perdre en un rien de temps...

Elle se tut bientôt, elle n'aimait pas faire des discours, mais ce qu'elle disait, elle le prononçait d'une voix si convaincue et simple que cela avait plus d'influence que des sermons trop longs...

La descente vers Les Granges se fit si vite et d'un pas si allègre dans la fraîcheur du matin, qu'elles furent presque étonnées de voir à leurs pieds s'étendre le gros village de Salvan. Elles passèrent auprès des énormes conduites d'eau qui descendent du lac artificiel de Barberine vers les usines de Vernayaz, là-bas, au bord du Rhône, dont on pouvait suivre du regard le fil d'argent... Aux Granges-sur-Salvan une courte halte permit aux excursionnistes d'admirer cette fertile vallée du Rhône et les montagnes qui se dressent de l'autre côté du fleuve. Elles traversèrent Salvan et, comme elles avaient beaucoup de temps devant elles, M^{lle} Dérupiaz décida de descendre à Gueuroz par l'étroit sentier que l'on prenait autrefois, avant la construction de la nouvelle route de Martigny. C'était un sentier zigzaguant à travers bois dans cette pente abrupte qui plonge jusqu'au lit du Trient. Mirabelle et Milly connaissaient cette vallée profonde pour l'avoir vue de haut, de Salvan, des Marécottes, etc., mais ni l'une ni l'autre n'était jamais descendue dans cette faille profonde, vertigineux abîme au fond duquel bouillonne le Trient. Elles ne se rendirent compte de tout cela qu'en descendant vers les eaux écumantes qu'elles voyaient par intervalles briller au fond du gouffre.

À mesure qu'elles s'en rapprochaient, les parois des deux côtés de la gorge semblaient se rapprocher, se dresser, enfermer le torrent dans un défilé sans fond et sans issue. Arrivées au niveau du torrent, l'impression qu'elles ressentirent fut inouïe. Salvan leur paraissait un nid d'aigle perché au sommet d'une fa-

laise inaccessible ; elles se trouvaient comme écrasées par les rochers abrupts qui s'élèvent de droite et de gauche... Au bord de l'eau agitée, puis toute calme par endroits, mais redevenant tout de suite furieuse et tourmentée, quelques ruines de moulin ou maçonneries ayant servi à rattacher des câbles aériens... un pont de planches tout branlant. Tout cela était d'un effet d'horreur et de malédiction. En remontant de l'autre côté de l'eau un chemin qui se dirigeait lentement vers l'ouverture des gorges, M^{lle} Dérupiaz se mit à expliquer aux deux fillettes qu'autrefois les forêts abattues sur les monts presque inaccessibles étaient précipitées dans le lit du Trient et qu'on les faisait flotter jusqu'à la sortie du torrent au niveau de la plaine, à travers des tourbillons d'eaux mugissantes...



— L’histoire que je vous lirai tout à l’heure, leur dit-elle, se rapporte à ce métier dangereux des hommes qui dirigeaient les troncs agités par l’eau au moyen de grands harpons... Mais, s’interrompit-elle tout à coup, levez la tête... Regardez là-haut !

Les petites levèrent le nez : En effet, presque au-dessus de leurs têtes, comme un long trait sombre dans le ciel, un pont quasi aérien traversait la vallée d’une seule enjambée... D’en bas, l’effet était saisissant...



— Nous passerons sur ce pont tout à l’heure pour rentrer, dit M^{lle} Dérupiaz, mais d’ici vous vous rendez mieux compte de la grandeur du travail de l’homme... Songez quelle hardiesse il faut pour lancer ainsi au-dessus de l’abîme un pont pareil ! Je l’ai vu lorsqu’il était en construction. Il y avait des câbles, des tuyaux, toute une série de moyens de transport entre les deux aboutissants, puis on a fait une immense arche en bois qui a supporté les coulées de ciment... C’était un impressionnant spectacle.

Les promeneuses reprirent leur marche. Plus vite qu’elles ne s’y attendaient elles se trouvèrent à l’entrée d’un minuscule et charmant vallon entouré de prés et de forêts. Au milieu se dressait une maisonnette où l’on servait à boire aux touristes de passage... Elles s’installèrent à l’écart et firent sur l’herbe un de

ces délicieux repas qui restent dans la mémoire parce que l'exercice, le plein air, l'absence des soucis quotidiens lui font trouver une saveur inattendue et toute nouvelle.

C'est alors que M^{lle} Dérupiaz lut à haute voix aux deux fillettes l'histoire si dramatique et sensible des « Cerisiers du Vallon de Gueuroz² ». Se trouvant à l'endroit même où se passe le récit, elles en goûtèrent mieux tout le charme. Depuis la douceur du vallon solitaire, jusqu'au tumulte affreux des eaux mugissantes au fond de l'abîme, elles avaient tout cela devant elles, et comme à portée de la main. La terrible mort du courageux jeune homme au milieu des troncs d'arbres meurtriers, emportés par les eaux furieuses, les toucha profondément, et lorsque l'histoire s'acheva, elles cherchèrent instinctivement des yeux la pauvre maman qui avait perdu son fils unique en cette aventure affreuse...

Bientôt, pour secouer leur tristesse, elles se dirigèrent vers l'entrée du pont dont elles avaient aperçu la haute silhouette se dessiner dans le ciel.

— Autrefois, dit M^{lle} Dérupiaz, et il n'y a pas si longtemps, avant la construction de ce pont, le vallon de Gueuroz était encore très solitaire ; c'était une vraie retraite où l'on pouvait se croire oublié du monde, où l'on ne voyait que de rares promeneurs venus de Martigny, et l'on comprend qu'un écrivain comme Eugène Rambert l'ait beaucoup aimé pour la paix et la douceur que l'on y goûtait, tout près cependant de la farouche grandeur des gorges du Trient. C'était bien le lieu rêvé pour un écrivain capable de décrire tour à tour ce qu'il y a de beauté et de majesté dans la nature.

Faut-il regretter, reprenait la bonne demoiselle, que l'homme s'empresse toujours plus de faire des chemins de fer

² Eugène Rambert, *Les Alpes suisses (1^{ère} série)*, 1865. (BNR.)

pour gravir les plus hauts sommets et des ponts pour franchir les plus prodigieux abîmes ? Non, il ne faut pas déplorer cela, mais peut-être demander qu'on respecte les sites et endroits qui ont été illustrés par la présence de quelque grand homme ou qui ont servi de cadre à quelque célèbre et émouvante histoire.

Cette question pourrait faire le sujet d'une jolie composition, que vous pourriez écrire demain... Mais je ne vous l'impose pas... Ne la faites que si vous sentez que vous avez des idées à exprimer... tout ce que je vous demande, c'est d'y réfléchir.

Cependant, les trois promeneuses s'étaient arrêtées au milieu du pont et, penchées sur le parapet, contemplaient avec effroi le fond de la gorge.

— Ce pont est, dit-on, le plus élevé d'Europe, dit encore M^{lle} Dérupiaz. Admirez bien, mes enfants, quels calculs savants il a fallu faire pour que cette masse repose bien en équilibre aux deux points auxquels elle s'appuie, quel sentiment de sécurité on a au-dessus de ces abîmes, et surtout quels dangers ont couru les ouvriers qui ont travaillé les premiers, suspendus par des câbles au-dessus de ces gouffres.

Du grand pont neuf de Gueuroz à Salvan, il n'y a qu'une petite heure de marche sur bonne route. Le retour ne fut marqué par aucun incident, sauf qu'en traversant la place de Salvan, les fillettes remarquèrent une roulotte de bohémiens stationnée dans un coin. Comme elles considéraient curieusement ce logis ambulancier si rare en montagne, la porte de la voiture s'ouvrit et une jeune femme descendit les marches mobiles qui la reliaient au sol. Or, ce qui retenait la curiosité des deux fillettes, c'était surtout l'accoutrement de la jeune bohémienne aux cheveux noirs. D'énormes pendeloques brillantes lui servaient de boucles d'oreille ; elle avait au cou un collier de pierres étincelantes, disposées en triple rang. Aux poignets et aux chevilles des anneaux de cuivre s'entrechoquaient à chacun de ses pas ; enfin elle était vêtue d'une robe jaune à fleurs de toutes couleurs ; sa ceinture était d'un rouge vif et à ses souliers bas, ornés

de boucles, de grosses pierres brillantes lançaient des feux comme des morceaux de cristal taillés. L'étrange créature portait une baguette fourchue à la main et sur ses dents d'une blancheur éblouissante ses lèvres rouges dessinaient un sourire attirant comme celui d'une magicienne.

Mirabelle et Milly restaient bouche-bée devant cette apparition inattendue et semblaient disposées à battre des mains tant leur admiration naïve était grande, mais M^{lle} Dérupiaz n'eut pas de peine à les détromper.

— Tout cela, expliqua-t-elle, est ce qu'on appelle du « clinquant » ou du « toc »... Ces pierres sont de vulgaires cailloux de quartz ou de mica, ces bijoux sont en cuivre, comme nos boutons de porte, ces étoffes sont de toute ordinaire qualité. Ces femmes s'ornent ainsi pour provoquer l'étonnement et l'admiration des gens crédules...

— Mais que font-elles ? demanda Mirabelle. Est-ce qu'elles ne font que mendier ou voler pour vivre ?

— Quelques-unes, oui, j'en ai peur, répondit M^{lle} Dérupiaz, mais plusieurs, comme celle-ci sans doute, disent la bonne aventure pour gagner quelques sous...

— Oh, comment font-elles ? interrogèrent les deux fillettes à la fois.

— Eh bien, je ne sais trop. Elles lisent la destinée des gens dans le creux de leur main... vous savez sur ces lignes qui sont dans la paume de la main... Ou bien, elles consultent les étoiles, ou les cartes... Elles ont mille manières de tromper le monde.

— Est-ce toujours tromper ? dit pensivement Mirabelle.

— Pour dire la vérité, reprit leur guide, je sais que des savants prétendent que la chiromancie, qui est la connaissance des lignes de la main, et l'astrologie, qui est l'étude des signes des astres, sont des sciences comme les autres, et que les an-

ciens étaient beaucoup plus forts que nous là-dessus... mais je crois sincèrement que ces bohémiennes n'en savent pas un traître mot et font semblant de connaître notre avenir.

— Cependant, objecta Milly, j'ai lu une fois dans un journal, que des touristes nous avaient laissé en passant près de chez nous, que les bohémiens ou tziganes venaient des pays très lointains où on avait conservé les connaissances anciennes sur ces sciences magiques...

— Il se peut... il se peut..., conclut mélancoliquement M^{lle} Dérupiaz, je n'ai jamais consulté ces femmes et je préfère même m'en abstenir. Tout cela sent un peu le charlatanisme et la tromperie...

*
* *

— Allons, hâtons le pas !

Les trois promeneuses rentrèrent à Plan d'En Haut à la nuit tombante.

— N'oubliez pas votre composition ! recommanda la vieille demoiselle aux fillettes en les quittant.

... Oui, elles songèrent à leur composition, mais surtout Mirabelle qui réfléchissait comme elle ne l'avait encore jamais fait aux sciences magiques et à la quantité de mystères qu'il y a par le monde. Les connaissances divinatoires du chevrier, l'art avec lequel il avait opéré avec l'éléphant de girasol pour retrouver la bague perdue, ses paroles énigmatiques sur des mélodies inouïes qui font voir l'avenir, tout cela revenait à l'esprit surexcité de Mirabelle... à l'occasion de sa rencontre avec la belle bohémienne. Toute brûlée de soleil, la tête en feu et en proie à une sorte de fièvre heureuse, comme toujours quand on a fait une longue course de montagne, la petite fille sentait en elle une in-

tuition sûre, mais inexplicable, sur la réalité profonde des mystères de la magie... et elle se promettait de causer longuement de tout cela avec son ami le chevrier dès qu'elle en aurait l'occasion.

CHAPITRE VIII

Les beautés de l'arithmétique

Les jours coulèrent ainsi gaiement sous l'aimable direction de M^{lle} Dérupiaz jeune, et Mirabelle aussi bien que Milly en étaient à oublier qu'il existait par le monde une demoiselle Dérupiaz aînée, professeur de pédagogie et de peinture. Mais celle-ci affirma bientôt sa vitalité en écrivant qu'elle arrivait le lendemain avec « quelques petits pensionnaires ».

Ainsi s'exprima-t-elle dans sa carte postale, mais ce fut une autre chanson lorsqu'elle sortit du bois suivie d'une douzaine de petits brigands.

Ah, celle-là était bien telle que Milly l'avait décrite dès le premier jour. Avec son éternel bonnet d'Auvergnate, ses lunettes toujours perdues, ses yeux sévères et surtout sa voix coupante, professorale, ce ton qui n'admettait pas de réplique, elle représentait bien la savante-universelle, la pédagogue-née, le dictionnaire vivant qui a réponse à tout.

Elle amenait avec elle une troupe d'enfants chétifs, plus ou moins anormaux, effroyablement mal élevés. Vis-à-vis de leurs parents, elle s'était chargée de les transformer en petits anges obéissants, calmes, polis, de bonnes manières, disant « merci » et sachant se laver le nez.

Milly crut d'abord qu'avec toute cette marmaille à dresser, M^{lle} Dérupiaz renoncerait à ses fameuses leçons... mais elle comptait sans la force de volonté et la puissance d'organisation de la pédagogue.

Celle-ci, dès le premier soir, après avoir fourré ses gosses au lit, fit appeler Milly et Mirabelle.

— Ma sœur me dit, fit-elle, que j'aurai deux élèves au lieu d'une. Tant mieux, il y aura ainsi de l'émulation entre vous. Nous commencerons demain. Les leçons dureront toute la matinée. Pendant ce temps, ma sœur Sophie ira promener les enfants dans la montagne.

— Ça y est ! soupira mélancoliquement Milly en sortant. Prépare-toi, Mira, le beau temps est fini... Nous n'irons plus au bois...

— Je ne comprends pas que tu aies si peur que cela de quelques leçons, répondit Mirabelle. Nous avons là une bonne occasion d'apprendre des choses qu'on ne nous enseigne pas ici...

— Oui, oui, si tu veux, mais qu'est-ce que cela fait si elles sont inutiles ?

— Est-ce possible que M^{lle} Dérupiaz nous enseigne des choses inutiles ?

— Oh... pour ce que j'en sais... Tu verras bien...

Le lendemain matin, les deux fillettes se présentèrent avec plume, encre et un cahier tout neuf.

— Bon, fit la pédagogue, nous allons commencer par l'arithmétique ; nous reprenons où nous en sommes restées l'année dernière avec Milly, c'était à la recherche du plus grand commun diviseur... voyons, Milly, comment pose-t-on l'opération ?

... Milly ne se rappelait plus rien du tout du plus grand ni du plus petit commun diviseur ou multiple, elle n'avait pas la bosse de l'arithmétique, et toutes ces histoires de nombres lui étaient indifférentes tant qu'elles ne représentaient pas des « quelque chose », comme elle disait... Du reste, M^{lle} Dérupiaz

reprenait au beau milieu d'une explication interrompue l'année précédente, et ce n'était pas pour rendre l'affaire plus claire, loin de là...

Après le mystère des plus grands communs diviseurs, vint l'énoncé d'un problème. M^{lle} Dérupiaz dicta : « Une paysanne va au marché avec un certain nombre d'œufs. À une personne elle vend la moitié de ce qu'elle a, plus un demi-œuf ; à une autre la moitié de ce qui lui reste plus un demi-œuf, enfin à une dernière personne la moitié de ce qui lui reste plus un demi-œuf... alors il ne lui reste plus rien. Combien avait-elle d'œufs ? »

Milly n'avait pas fini d'écrire qu'elle s'écria :

— Ce n'est pas malin ! Elle avait sept œufs !

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut procéder, gronda M^{lle} Dérupiaz. Il ne faut pas deviner en tâtonnant, il faut expliquer la solution par écrit, en raisonnant, et donner les calculs. Tu auras une mauvaise note, Milly ! Voici un autre problème : Elle dicta un vrai roman où il s'agissait d'un bassin alimenté par trois robinets de diamètre différent, qui se vidait par un petit tuyau de rien du tout, et où, par malheur, une ménagère venait toutes les 135 secondes puiser un seau d'eau d'un quart de mètre cube. Étant donné le temps que le bassin mettait à se remplir malgré tous ces embêtements qu'il avait, il fallait trouver quel était son volume.

Milly grommela qu'elle ne s'intéressait pas à des bassins de ce genre.

— Vous me ferez ce problème pour demain ; passons à la grammaire.

Voyons... Ah ! « Accord du verbe avec le sujet ».

... Mirabelle, à toi de répondre. Écoute cette phrase : « Le roi, l'âne et moi nous nous tuerons »... Est-ce juste ?

— Oui, Mademoiselle, le roi, l'âne et moi doivent tous les trois se tuer... alors, on dit « nous ».

— Quel âne ? souffla Milly.

— Ne sois pas sans cesse à bougonner des choses, Milly. Maintenant, Mirabelle, si je disais : « le roi, l'âne ou moi, nous nous tuerons », serait-ce encore juste ?

— Non, Mademoiselle, il n'y en a qu'un qui se tuera, alors il faut le singulier.

— C'est ce qui te trompe, c'est juste en théorie, mais il faudrait une longue phrase pour l'expliquer, alors la grammaire autorise l'emploi du « nous ».

— Est-ce qu'on sait pourquoi qu'ils voulaient se tuer, ce roi et cet âne ? osa demander Milly, car quant à *moi*...

— Tu es une impertinente, Milly. Je me tue à te donner des leçons par reconnaissance pour le chalet que tes parents m'offrent, mais tu me parais douée d'un très mauvais esprit... Et puis, qu'est-ce que cette façon de parler : « pourquoi qu'ils » ? Affreux ! Barbare ! ! Comment aurais-tu dû dire ?

— Pourquoi est-ce qu'ils voulaient ?

— Bon. Dans les verbes pronominaux, comment se fait l'accord ?

— Je ne sais pas l'expliquer, répondit Milly.

— Prenons donc des exemples, soupira M^{lle} Dérupiaz. Ainsi : « Je me suis coupé les cheveux ».

— On ne dirait pas, fit l'incorrigible Milly dans un souffle.

— À « coupé », faut-il l'accord ?

— Non, Mademoiselle.

— Bien ; maintenant : « Je me suis coupée au doigt »...
Faut-il l'accord ?

— Non plus, Mademoiselle.

— Stupide ! Il faut l'accord, car dans le premier cas : j'ai coupé, quoi ? mes cheveux, tandis que dans le second : J'ai coupé qui ? moi, femme !! Maintenant... ah ! voilà déjà ma maille qui rentre en brillant... L'un d'eux a dû se blesser... J'abrège. Je vous dicte vite quelques lignes à analyser. Écrivez :

« Ce paysage vapoureux, où tout est silence, pureté de givre, joie rose d'aurore, doit ressembler aux jardins du Paradis. Les feuillages profonds avec leurs grappes d'ombres et de soleil, la rose qui s'effeuille quand on la respire, les beaux soirs, sont des choses de la terre. »... Vous me ferez pour demain l'analyse logique et grammaticale de ce texte. Et puis, apprenez par cœur la page 108 de votre grammaire. Je vous réciterai toutes les deux. Vous pouvez aller.

— Quel dommage pour une si jolie phrase de la découper en mille avec des analyses logiques ! s'écria Milly dès qu'elle fut hors de la portée des oreilles de M^{lle} Dérupiaz aînée.

— Mais, dit à son tour Mirabelle, pourquoi a-t-elle dit qu'elle-même réciterait ? Ce n'est donc pas nous qui devons réciter ?

— Mais si, mais si, seulement, n'est-ce pas, un professeur de grammaire a bien le droit de faire quelques fautes de français, par ci, par là !

Dès le surlendemain, les leçons de grammaire et d'arithmétique subirent une éclipse inattendue. M^{lle} Dérupiaz, jeune, ayant pris froid, une grosse fluxion lui vint à la joue gauche et elle dut rester au chaud. De son côté, M^{lle} Dérupiaz aînée, pas très douée pour l'élevage des enfants criards, confia le soin de la petite troupe aux deux fillettes. Celles-ci trouvèrent d'abord la tâche facile, surtout en promenade. Mais il fallait tout

de même faire joliment attention que ces petits – qui se trouvaient pour la première fois en montagne – ne se jettent pas dans des précipices, ne mangent pas des baies vénéneuses, ne se fassent pas mordre par des vipères... Et cela n'était pas toujours extrêmement facile. Ils se trempaient les pieds dans toutes les petites gouilles qu'ils rencontraient, cueillaient des brassées de fleurs qu'ils jetaient ensuite, ramassaient des pierres qu'ils frappaient l'une contre l'autre pour sentir « l'odeur de la poudre » et qu'ils se lançaient ensuite à la tête, ils se déchiraient les culottes avec une persévérance inouïe.

Milly se fâchait, criait, tempêtait, et, avec son esprit un peu acide, se moquait des gosses pour leur apprendre, mais les gosses ne comprennent généralement pas le ridicule qui leur est appliqué et ceux-ci continuaient avec sérénité leurs ineffables sottises.

Mirabelle, plus douce, s'en faisait mieux obéir. Elles les installait assis en rond autour d'elle et leur contait des histoires ou leur proposait de petites devinettes...

Tout cela n'allait pas trop mal, mais lorsque le mauvais temps força tout le monde à rester au chalet, ce fut absolument terrible. Les deux demoiselles Dérupiaz étaient très fortes sur les théories éducatives, mais en pratique, au bout d'une demi-heure de tapage infernal, elles se bouchaient les oreilles, criaient plus fort que les enfants, s'énervaient et devenaient comme folles.

Mirabelle alors eut une idée : elle demanda à M. et M^{me} Besson la permission d'utiliser un vieux raccard vide pour y installer sa turbulente nichée. Il n'y avait eu que du foin et ce local était parfaitement sec ; la lumière seule y manquait, mais l'ingénieuse fillette trouva une ancienne porte vitrée abandonnée lors d'une réparation faite au chalet d'habitation et qui s'adaptait parfaitement à l'entrée du raccard. M. Besson fit le changement, et ainsi les deux amies purent réunir là les enfants pendant les jours de pluie qui survinrent. Mirabelle imagina ou

réinventait des jeux éducatifs, fit faire des découpages, des fleurs artificielles, des dessins et des modelages. Elle apporta Minouche qui adorait les enfants, se laissait porter, orner d'un collier, coucher dans une petite poussette et promener longtemps en ronronnant, mais qui savait garder sa dignité et, quand on allait trop loin, disparaissait tout simplement sans se fâcher ni égratigner personne. Mirabelle prit occasion de cette mutuelle affection des enfants et du chat pour inventer des contes de fées et de bêtes où Minouche jouait toujours le grand rôle, secourait des enfants en danger, exécutait mille prouesses...

Quand elle arrivait avec le chat dans sa corbeille, c'étaient des cris de joie et des acclamations sans fin. Chacun voulait caresser Minouche à son tour. On le réinstallait dans sa corbeille où il s'étirait et dormait pendant que les jeux commençaient. Mirabelle entretint ces sentiments et les utilisa pour assagir son monde. Elle n'apportait jamais Minouche si les enfants n'avaient pas été sages la veille.

De plus, elle proposa à chacun d'inventer à son tour une petite histoire concernant le chat.

Une des petites filles arriva un matin toute glorieuse et demanda à raconter quelque chose. Elle dit :

« Il y avait une fois un papillon qui avait des cornes comme une vache et environ trente-deux yeux et quarante-cinq dents de lait... Il était très gros et gras, tout poilu en vert, il avait des dessins sur ses ailes et c'étaient des tableaux en noir et en couleurs... Alors il vint d'un pays loin d'ici et il se mit à courir entre les branches de pommes de terre... Minouche le vit tout à coup qui sautait partout et mangeait des fleurs de pommes de terre... et Minouche voulait l'attraper et sautait à sa rencontre que c'était drôle, mais le papillon s'enfuyait dans le ciel des pommes de terre et riait entre ses dents en disant à Minouche : Non, tu ne peux pas m'attraper ! Mais il devint fatigué, et il alla manger du miel dans une fleur de courge... Alors le miel le rendit souül, et

il se moquait de Minouche, lui disait des mots, le regardait de côté, et en dessous de ses lunettes... Minouche était très en colère et voulait le manger, mais il ne pouvait pas parce que ses poils n'étaient pas poussés comme des ailes. Alors le papillon vint rigoler tout contre lui et il se posa sur le ventre de Minouche et il lui donnait des coups de pied si terribles qu'on voulait le mettre en prison... Alors... alors... c'est fini comme ça, et le papillon s'appelait Courgibus parce qu'il n'aimait que les fleurs de courge qui sont bien jaunes et pleines de crème de miel... et il eut beaucoup des enfants qui savaient tous très bien donner des coups de pied sur les ventres des chats... voilà mon histoire... »

Mirabelle et Milly trouvèrent cette histoire si drôle qu'elles l'écrivirent mot pour mot pour la lire aux demoiselles Dérupiaz, mais, chose étrange, celles-ci ne rirent pas, la plus jeune parce qu'elle avait mal aux dents, et l'aînée parce qu'elle aimait trop la grammaire.

Enfin, la semaine de vacances que M^{lle} Dérupiaz avait offerte aux enfants de la ville arriva à sa fin ; on reconduisit la petite troupe à Salvan, et tout redevint comme avant.

CHAPITRE IX

Les expériences du chevrier

Le dimanche, il n'y avait pas de leçons, et naturellement Mirabelle et Milly en profitaient pour vagabonder un peu partout. Elles allaient de préférence dans la montagne retrouver le chevrier qui ne connaissait malheureusement ni dimanches ni jours de fête. Mais, tandis que Milly, qui ne pouvait guère tenir en place, s'amusait à cueillir des myrtilles ou des fraises, Mirabelle interrogeait le chevrier sur la magie. Elle le questionnait avidement sur les essais de divination qu'il avait promis de faire en s'aidant de la petite photo retrouvée dans le chalet clos. Il avoua qu'il avait bien essayé plusieurs fois de la poser devant lui en jouant des airs mystérieux que lui dictaient les nuages, les oiseaux et les vents, mais qu'il n'avait encore rien vu de clair. Il se donnait beaucoup de peine pourtant. Il se couchait d'abord sur le dos en tenant les yeux biens ouverts sur le ciel infini, longtemps, longtemps, puis il prenait son instrument rustique et ne cherchait qu'à reproduire les harmonies de l'espace bleu. Alors seulement, il prenait la photo, la tenait d'une main devant ses yeux en continuant à jouer. Il était alors comme en rêve et tout couvert de sueur, et il disait qu'il voyait toujours la même chose : une immense salle très éclairée et toute pleine de monde... et, au fond, une dame très belle ressemblant au portrait... C'était tout. Il ne pouvait pas voir autre chose, mais il ne désespérait pas.

Sur les possibilités de deviner l'avenir, au lieu de rechercher le passé, il était beaucoup plus affirmatif. Mirabelle lui avait conté sa rencontre avec la bohémienne sur la place de Salvan.

— Oui, dit-il pensivement lorsqu'elle eût achevé la description de l'étrange créature sortant de sa roulotte, oui, il y en a de bonnes et il y en a de mauvaises... J'en ai vu qui disaient juste à ceux qui avaient confiance. Elles ne se servent pas comme moi de la musique pour se plonger dans cette espèce d'état de rêve ou d'extase, mais elles devinent l'avenir des gens qui les consultent en observant les lignes de leur main, ou les cartes, mais je crois que c'est dans leurs yeux surtout qu'elles savent lire...

— Vous en avez entendu qui prédisaient exactement ce qui devait arriver ?

— Oui, un prince, une fois... mais j'en dis trop !

— Non, non, racontez !

— Impossible... c'était un soir, auprès d'un fleuve, dans une grande plaine... l'orage menaçait...

— Une plaine ! De quel pays ? Vous avez donc voyagé ?

— Voilà encore que j'en dis trop.

... Il s'arrêta tout songeur et ne voulut plus rien dire.

Où donc avait-il été, ce pauvre chevrier, durant sa longue vie ? Chez quel peuple, dans quelles étranges contrées ?

Mirabelle s'étonnait en elle-même, mais voulant à toute force profiter des connaissances de son ami, elle reprit :

— En tout cas, dites-moi ce que vous savez de l'art de ces bohémiennes. Je n'avais jamais entendu parler que des lignes de la main.

— J'en ai vu une, consentit-il enfin à dire, qui se servait d'un bijou magique en pierre précieuse, tiens, comme ton éléphant, mais c'était un serpent. Elle faisait tendre la main à son client, y déposait le fétiche, examinait longtemps les reflets de

lumière qui se produisaient alors sur le bijou, et ainsi elle pouvait prédire bien des choses.

— Est-ce que vous croyez qu'avec mon éléphant, je pourrais en faire autant ?

— Essaie...

Et, ceci dit, il rejoignit ses chèvres qui semblaient l'attendre.

Mirabelle s'en alla rapporter cette conversation à Milly qui se moqua d'elle.

— Comment veux-tu, s'écria-t-elle, que des couleurs et des reflets de lumière puissent nous apprendre quelque chose sur ce qui se passera demain, après-demain ou dans dix ans ! Il faudrait d'abord savoir ce qu'ils veulent dire... Mais tout ça ce sont des bêtises... et des choses que M. le curé condamnerait, j'en suis sûre...

— Pourtant... pourtant... Tiens, veux-tu regarder mon éléphant dans le creux de ma main ?

— Si ça peut te faire plaisir...

Mira tendit la paume de sa main ouverte avec l'éléphant dessus. Au bout d'un moment, sous l'influence de la chaleur de la main, le bijou se colora de teintes variées et mouvantes qui faisaient des taches de couleur et dessinaient des signes tout autour de lui sur la peau de Mirabelle.

— Tu vois ! s'écria Milly, mais voilà le malheur ! Nous ne savons pas ce que cela veut dire !

Les deux petites avaient tenu la tête baissée, front contre front, durant de longues minutes pour examiner l'éléphant, et tout d'un coup une ombre s'interposa entre elles et les rayons du soleil ; elles relevèrent le nez, croyant qu'un nuage inattendu passait au ciel, mais ce n'était que le chevrier qui était revenu à

pas de loup observer leur expérience... Elles le regardèrent, il ne disait rien, mais il était comme transfiguré : ses yeux brillaient comme des étoiles, ses traits, toujours un peu grimaçants, étaient détendus comme ceux d'un homme illuminé par une immense joie, mais il tremblait de tous ses membres.

— Oui, oui, dit-il enfin comme se parlant à lui-même, c'est bien un *taganakara*...

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Que c'est en lui qu'il y a connaissance, sagesse et divination... Ces lignes de couleur, celles qui sont maintenant sur ta main, Mira, te prédisent la richesse, un long voyage sur l'eau, des aventures en des pays lointains, étranges. Dans quelques mois déjà tu partiras. Et puis... oh, tiens, tiens !

— Vous savez donc, chevrier, ce que veulent dire ces signes ?

Il eut l'air tout confus.

— Je l'avoue, répondit-il d'un air piteux comme un enfant pris en faute, je l'avoue puisque vous m'avez entendu, mais, je vous en supplie, petites, ne le dites à personne... On m'a déjà une fois accusé d'être un sorcier et on voulait me chasser d'ici... Je ne suis qu'un pauvre homme. Qu'est-ce que je mangerais, où irais-je dormir si on m'enlevait cette place de chevrier ? Ce soir, demain ou un autre soir, je t'enseignerai ce que veulent dire les marques de couleur de l'éléphant sur les mains des hommes, Mirabelle..., mais laisse-moi jouir encore un peu du chant des oiseaux sur la montagne avant qu'on ne me fasse mourir de faim, car je ne désire pas aller retrouver trop tôt les éléphants morts...

Ces étranges paroles de désolation intriguèrent fort les deux fillettes mais elles ne purent décider le bonhomme à parler davantage cette fois-là. Il paraissait en proie à une grande

crainte. Il courut après ses chèvres, les rassembla, il ne reparut plus.

Sur ces entrefaites, les Besson achetèrent une vache. Il ne pouvait être question, vu la saison avancée, de l'envoyer avec le reste du bétail du village aux pâturages de la haute montagne. Donc il fallait la mener au pré chaque jour deux fois, le matin de bonne heure et de nouveau le soir après quatre heures, car les vaches craignent la chaleur du milieu du jour.

Nouvelle obligation pour Mirabelle. Elle fut assez longue à s'habituer, car cette nouvelle occupation, comme celle de traire, est innée chez les vrais paysans, mais paraît fastidieuse ou rebu-tante aux autres. Courageusement la fillette surmonta son premier effroi de la grosse bête et demanda d'ailleurs à Milly de l'accompagner les premiers jours. La bonne petite amie ne se fit pas prier. Chemin faisant, pour apaiser les appréhensions bien naturelles de Mirabelle, elle se mit à bavarder à sa façon malicieuse et amusante :

— En somme, sais-tu bien ce que c'est qu'une vache ? lui demanda-t-elle.

— Mais, il me semble que oui. Où veux-tu en venir ?

— C'est que, d'habitude, les enfants des villes ne le savent pas. Dans un journal que reçoit mon père, j'ai lu la rédaction d'une gamine de Genève sur les vaches... C'était si drôle ! Elle disait par exemple : « La vache est un vieux bœuf qui est devenu dur. Il lui pousse sur la figure environ deux yeux. Ses poils font des brosses à dents. Elle s'assied pour repenser au foin qu'elle a mangé, alors ça lui revient. La jeune vache ne s'appelle pas vache, c'est pourquoi on lui dit : veau. On mange son intérieur et avec son extérieur on fait des souliers. Elle a des jambes qui vont jusque par terre... »

Mirabelle riait aux éclats et se disait qu'elle au moins, si elle retournait jamais habiter en ville, connaîtrait les choses, les animaux et les gens de la montagne.

Grâce aux encouragements de Milly, elle se familiarisa très vite avec la belle laitière qu'elle avait à garder, qui lui obéissait au moindre geste et la suivait toujours docilement. Plus tard même, lorsque Mirabelle, assise au milieu du pré, oubliait tout pour réfléchir à son étrange destinée, c'était souvent la vache qui se rapprochait d'elle comme pour lui rappeler qu'il était temps de rentrer lorsque le soleil était trop haut dans le ciel, ou le soir, lorsque le crépuscule naissait. Ainsi, parfois, comme disait encore Milly, on n'aurait pas su si c'était Mirabelle qui surveillait la vache ou la vache qui gardait Mirabelle.

Ce furent en tout cas pour la petite bergère de belles heures tranquilles et pures. L'été approchait de sa fin et déjà les premières touches de l'automne doré s'apercevaient sur la montagne. Le matin, dans les prés ruisselants de rosée, tout était frais et luisant comme si des anges avaient passé pendant la nuit des couleurs neuves sur toutes les choses. De petites fumées montaient des chalets. Il semblait à Mirabelle qu'elle vivait dans un de ces pays fabuleux où se passent les contes de fées.

C'est durant ces heures lumineuses que Mirabelle commença à se forger et à se raconter à elle-même des histoires qu'elle inventait au fur et à mesure.

Ces histoires se passaient toujours dans un pays lointain et inconnu au milieu d'une plaine infinie, en un mystérieux château entouré d'arbres centenaires, de jardins et de terrasses en fleurs.

Les nuages blancs qui s'assemblent souvent dans le ciel d'automne fournissaient d'abord les premières ébauches de ces palais grandioses, et, à mesure qu'ils se formaient, se déformaient, se reformaient, ils construisaient dans le rêve de la fillette des édifices changeants et de plus en plus beaux.

Qu'il était vaste le château de son rêve ! Des tours innombrables, des ailes qui se prolongeaient jusque dans le parc, des façades toutes sculptées, comme des dentelles. Dans les jardins tout sonores de jets d'eau et de chants d'oiseaux, les parterres foisonnaient de roses de toutes couleurs. Et c'était dans cette demeure enchantée et royale qu'habitait une dame, une dame qui ressemblait trait pour trait à la petite photo trouvée dans le chalet, une dame à laquelle Mirabelle songeait sans se lasser et qu'elle pleurait toujours, une grande dame pour tout le monde, mais, pour elle, sa maman !

Sa maman ! Dans les contes féeriques que Mirabelle imaginait, les décors changeaient, mais invariablement sa maman portait une robe de soie blanche, était toute couverte de bijoux étincelants et portait suspendu au cou par une chaîne d'or un petit éléphant magique.

Elle vivait là avec cent mille serviteurs et servantes qui étaient tous habillés de couleurs éclatantes, et ils étaient toujours rangés dans l'ordre où se disposent les rayons du soleil qui viennent de passer au travers d'un prisme de verre, dans cet ordre : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge. Dans les salons qui se suivaient en enfilade à l'infini, se retrouvait toujours cette même succession comme si un arc-en-ciel perpétuel avait coloré toutes choses...

Alors, au bout de la plaine sans creux, sans bosse et sans pli, Mirabelle se voyait elle-même courant de toutes ses forces vers le Palais des Mille Couleurs. Elle était poursuivie par des loups, des chiens rouges, des tigres, des singes hideux, des monstres épouvantables. Elle était toute échevelée, tremblante et elle courait, courait pour sauver sa vie... Lorsqu'elle arriva enfin à la porte, des cloches d'argent sonnaient à toutes les tours. On la conduisit dans le plus grand salon tout revêtu de glaces immenses, on la fit comparaître devant la maîtresse du palais, et c'était sa maman... mais sa maman ne la reconnaissait pas, la traitait de menteuse et la faisait porter en prison dans un cachot

étroit, tout noir et plein de serpents velus qui lui couraient sur la peau...

Mirabelle était si sensible qu'à cet endroit de son récit et bien qu'elle le sût inventé à l'instant par elle-même, elle se mettait à pleurer en se représentant trop vivement le désespoir qu'elle aurait si jamais sa mère ne la reconnaissait pas... « Mais au fait, se disait-elle tout à coup, maman est morte. Ce ne pourrait être qu'au ciel que cette scène pourrait se passer... Alors, alors, voyons, disons que cette dame serait la sœur de ma mère... Oui, c'est ça, et c'est elle qui habiterait là-bas, ce château féérique. Et elle ne me reconnaît pas, c'est bien simple, parce qu'elle ne m'a jamais vue. Eh bien, voilà, une fois enfermée dans le cachot, je pleure beaucoup, puis je fais porter à la châtelaine le petit éléphant fétiche. Alors, elle le reconnaît, elle voit son erreur, elle me fait appeler, m'embrasse et me fait asseoir à côté d'elle sur son fauteuil de velours rouge, et puis elle prépare une grande fête, un bal où il y a des milliers de dames et de princes tous habillés de soie et de costumes de chevaliers. »

Un jour, comme Mirabelle se sentait toute étourdie pour s'être raconté à elle-même une de ces histoires fantastiques, elle alla se baigner le visage à la source voisine. Alors, comme elle relevait la tête, elle aperçut au loin le chevrier qui gravissait la pente du pâturage.

Il marchait plus lentement et plus pesamment que de coutume et quand il arriva au bord de la source, il s'assit d'un air las. Il ferma les yeux, il respirait péniblement...

— Qu'avez-vous donc, s'inquiéta Mirabelle. Êtes-vous malade ?

— Non, pas précisément, dit-il enfin, ma maladie ce n'est que la vieillesse... mais c'est la pire de toutes... Je n'en ai sans doute plus pour bien longtemps avant d'aller garder les chèvres dans les prés bleus du ciel... et c'est justement pour cela que je

suis venu ce matin, mon enfant, pour te confier des choses que je sais pendant qu'il en est temps encore...

— Vous m'effrayez...

— N'aie aucune crainte, je me connais... je ne vais pas mourir là comme un imbécile..., mais il vaut mieux prendre mes précautions et parler pendant que je sais que je ne radote pas encore... Enfin voilà, il s'agit d'abord de ton éléphant... Je te dirai, pour te faire comprendre, que j'ai été autrefois aux Indes, dans ces immenses forêts que l'on appelle des jungles, dans ces villages perdus dont les habitants savent des secrets extraordinaires... J'ai connu là le petit garçon qui avait été élevé par des loups et qui comprenait le langage des animaux. J'y ai connu aussi des gens qui possédaient toute science et toute sagesse, non pas en étudiant dans des livres comme ici, mais par divination. C'est dans ces pays de merveilles que j'ai appris un peu de magie. Un homme m'a montré une fois un morceau de pierre rare qu'ils appellent le Taganakara et qui a une affinité particulière pour le sang humain... Quand elle entre en contact avec notre chair, elle prend des couleurs et projette de petites lumières qui sont en correspondance avec notre caractère, avec tout ce que nous avons en nous de caché, de possibilités, etc. Alors, il est facile de lire l'avenir d'une personne au moyen de ces signes colorés et lumineux. Je vais te les expliquer.

Là-dessus, le bonhomme décrivit à la petite fille la signification des taches d'ombre ou claires qui se dessinaient sur la main qui tient un objet taillé dans le Taganakara, dont était fait son éléphant...

CHAPITRE X

Sur un petit théâtre

Un jour, comme Mirabelle passait près de la jolie petite chapelle du village, elle aperçut devant le porche une dizaine d'enfants accompagnés de deux dames. C'était visiblement un petit pensionnat en séjour dans les environs. Ils étaient en train de déballer joyeusement le contenu de leurs sacs. Une des directrices, apercevant Mirabelle, l'appela et lui demanda où elle pourrait se procurer du lait pour tous ses petits pensionnaires. Mirabelle lui indiqua la maison des Besson et s'offrit à lui en apporter quelques litres... Pendant qu'elles causaient, les enfants s'étaient rapprochés, et, tout d'un coup, l'une des plus grandes fillettes s'écria :

— Oh, Mademoiselle May, que cette petite fille ferait bien pour jouer la bohémienne ! Demandez-lui !

La directrice sourit, imposa silence à la petite importune et dit simplement :

— Peut-être, nous verrons... il n'est pas question de cela pour le moment...

Mais on dut beaucoup parler de Mirabelle pendant le repas champêtre du petit pensionnat, car, un peu plus tard, lorsque Mirabelle revint chercher les litres de lait vides, la même jeune directrice la raccompagna chez les Besson et leur tint le discours que voici :

— Je ne sais pas si vous savez qu'avec quelques personnes et autres enfants des Marécottes et de Salvan, nous devons jouer une petite pièce dans la salle des fêtes de Salvan... Eh bien, il y a

dans cette pièce un rôle de petite bohémienne, diseuse de bonne aventure, qui devait être tenu par une de nos fillettes, mais ses parents sont rentrés tout à coup de voyage et ont fait revenir leur fillette à Lausanne... Il faut quelqu'un pour la remplacer très vite, car notre représentation aura lieu dans quelques jours... Est-ce que vous permettriez, Madame, à votre petite Mirabelle d'essayer ? Elle a l'air vive et ferait sans doute très bien notre affaire.

... On pense combien Mirabelle était excitée en entendant cela ! M^{me} Besson expliqua en peu de mots qui était l'enfant et ajouta :

— Du moment qu'il s'agit d'une fête de bienfaisance, je permets volontiers à Mirabelle de jouer un rôle dans votre comédie, Mademoiselle.

Ce fut ainsi que Mirabelle, par miraculeuse chance, fut appelée à se servir de son petit éléphant. Elle expliqua aux organisatrices de la fête la vertu magique de son fétiche, on la vêtit de robes aux couleurs éclatantes, on lui mit des anneaux de cuivre brillant aux chevilles et aux oreilles, un turban vert sur ses cheveux bouclés, et, ainsi parée, avec l'éléphant tout rayonnant de clartés sur la main, elle avait tout à fait l'air d'une vraie bohémienne...

Dans la pièce de théâtre où elle jouait, son rôle était d'avertir à plusieurs reprises et de mettre sur ses gardes une folle jeune fille qui ne pensait qu'à courir le monde, à avoir des aventures chez les sauvages, etc., etc., au lieu de rester chez elle pour soigner sa grand'mère. Mais, à chaque instant, elle rencontrait sur son chemin la même petite diseuse de bonne aventure qu'une bonne fée avait chargée de la surveiller, et parce que cette bohémienne lui prédisait des catastrophes, des naufrages, des maladies, du chagrin, la jeune écervelée la haïssait, la chassait, la faisait arrêter par les gendarmes..., mais toujours la petite bohémienne s'échappait, revenait et empêchait sa grande protégée de faire des sottises ! C'était en somme comme un ange

gardien d'une nouvelle sorte et dont les tours de magie n'avaient rien de méchant ni de répréhensible.

La représentation eut un immense succès et Mirabelle tint son rôle d'une façon si naturelle, en même si simple et si juste, que beaucoup d'étrangers crurent qu'on avait fait venir une vraie bohémienne et demandèrent à la consulter en réalité sur leur propre avenir !

Quel triomphe pour Mirabelle ! Comme il était trop tard pour rentrer à Plan d'En Haut après la représentation, elle coucha avec sa fidèle amie Milly chez des amis des directrices du pensionnat, et, le lendemain, elle fut invitée par les autres enfants à un grand goûter dans le jardin de leur chalet. Après le thé, les gâteaux, les sirops, les glaces et les fruits, la jeune directrice appela Mirabelle et lui fit raconter son histoire en détail...

— Mirabelle, lui dit-elle après l'avoir longuement écoutée, il ne faut pas te plaindre... Qui sait quelle destinée tu aurais eue si la mort de ta mère t'avait laissée seule et abandonnée dans une grande ville où l'on ne se soucie pas les uns des autres ! Ici, tu as trouvé une famille, des gens qui t'aiment, et même si tu ne réussis jamais à savoir qui était ta maman, tu peux vivre ici une longue existence heureuse et utile. Et, si tu veux un conseil, ne te laisse pas trop conduire par ton imagination, n'aie pas trop confiance dans ces sciences magiques dont le chevrier t'a peut-être trop parlé. Il y a peut-être un peu de vrai dans ces choses, mais personne ne sait au juste jusqu'où va ce qui est simplement une illusion... Tu es assez grande pour me comprendre... Ce que je veux dire, c'est qu'il ne faut jamais se confier absolument, entièrement, dans ces mystères... On peut y trouver des indications, des possibilités, mais jamais des certitudes absolues... Peut-être qu'un jour un événement inattendu t'apprendra d'où tu viens et quelle est ta vraie famille, mais je ne voudrais pas que tu comptes trop sur la magie pour cela... En tout cas, de mon côté, une fois revenue en ville, je tâcherai de me renseigner...

Mirabelle écouta tout ce discours d'un air navré. Elle en comprenait bien la sagesse... au fond, mais elle avait une telle soif de résoudre le problème qui la tourmentait depuis si longtemps... et son ami le chevrier semblait si sûr de sa science divinatoire ! Quel monde bizarre, pensait-elle, que celui où personne n'est d'accord sur les choses les plus essentielles ! Et de toute son âme, elle voulait croire tout de même que, d'une façon naturelle ou surnaturelle, elle arriverait un jour à retrouver sa famille et cette vie brillante où sa mère l'aurait certainement ramenée si elle avait vécu...

C'est avec ces pensées mélangées de doute et d'espoir qu'elle rentra le lendemain chez les Besson. Elle alla vite retrouver Milly qui ne prenait jamais rien au tragique et qui lui offrit pour toute consolation un excellent gâteau à la crème.

Un matin, Mirabelle s'étonna de n'avoir pas été réveillée comme de coutume par le son de la petite trompe rustique dont le chevrier se servait tous les jours à l'aube pour rassembler les chèvres du village. Avait-elle eu le sommeil trop profond ? Elle prêta l'oreille ; elle entendit les chèvres des Besson s'agiter dans l'étable. Sans doute le chevrier était parti depuis longtemps et Mirabelle n'avait pas été ouvrir l'étable à temps ! Elle se hâta de descendre, mais une fois dehors, elle entendit des bêlements qui venaient d'autres écuries du voisinage. Ainsi, le chevrier n'avait pas passé au petit jour comme d'habitude ! Mirabelle alla jusque chez Milly dont les parents avaient aussi plusieurs chèvres et constata que là aussi le chevrier n'était pas venu. Le père de Milly conseilla aux deux fillettes d'aller s'enquérir de ce qui qui avait pu arriver au vieux bonhomme.

Celui-ci habitait un vieux mazot noir et branlant, ancien raccard à foin ne contenant qu'une pièce meublée d'une table, d'un escabeau et d'un mauvais lit de sangle. Or, sur ce lit, le brave chevrier s'agitait tout fiévreux et presque délirant. Les deux petites s'empressèrent à le soigner, lui préparèrent une boisson chaude, arrangèrent son lit... essayèrent de mettre un

peu d'ordre autour d'elles : hélas ! c'était presque impossible, vu l'état de saleté de la cahute du pauvre vieux ! Ce n'était certes pas entièrement sa faute : vieux comme il était et passant toutes ses journées dehors, comment aurait-il pu avoir le goût et prendre le temps de balayer et de mettre en ordre sa tanière ? Lorsque les fillettes eurent donné un coup de balai, lavé la vaisselle grossière qui était éparsée sur la table, elles avisèrent un tas de linge sale jeté dans un coin et l'emportèrent pour le laver à la fontaine. Elles ne quittèrent le brave vieux qu'après avoir placé à la portée de sa main un pot de tisane.

Elles revinrent vers le soir ; il n'allait pas mieux et les enfants effrayées allèrent chercher M^{me} Besson qui passait pour savoir un peu de médecine... Cela dura ainsi bien des jours. Le chevrier, remis de sa fièvre, restait dans un état de faiblesse extrême ; à demi-paralysé, il ne pouvait remuer ni bras ni jambes. Les autorités communales le firent remplacer au moins momentanément. Lorsqu'il l'apprit, il eut une vraie crise de larmes et c'était si piteux, si lamentable de voir ce pauvre vieux pleurer comme un enfant que Mirabelle et Milly se mirent à sangloter de concert avec lui. Elles le consolèrent de leur mieux, lui promirent de ne jamais l'abandonner et de lui procurer au moins de quoi manger...

Une fois dehors, elles se concertèrent : Que faire pour assurer la subsistance de leur protégé ? Les Besson, les parents de Milly, tous les habitants du village étaient de braves gens sans doute et ils avaient tous donné jusque-là quelque chose pour le chevrier invalide... mais celui-ci avait déjà maugréé contre ces aumônes, et puis on se laisserait sans doute bientôt de songer à lui... Quant aux deux petites, elles n'avaient rien à elles... C'est alors que Mirabelle eut une idée que Milly adopta immédiatement dans un grand élan de joie...

— Voilà, lui avait dit Mirabelle, c'est le chevrier qui m'a appris à dire la bonne aventure avec mon petit éléphant... eh bien, ça c'est un moyen de se procurer de l'argent... il y des tas de

gens qui veulent savoir leur destinée et qui payent cher pour cela... Je vais m'habiller en bohémienne comme j'étais pour jouer la pièce à Salvan, et j'irai un peu partout, dans les villages, je dirai la bonne aventure aux gens et me ferai payer chaque consultation, voyons, combien ? un franc ? Non, ce n'est pas assez ; deux francs ! Et voilà, voilà !

— Bravo ! cria Milly, mais je veux aller avec toi. D'abord il te faut quelqu'un pour rassembler le monde en jouant de la trompette ou de la cornemuse...

— Jamais on ne nous permettra ! fit tout à coup Mirabelle épouvantée à cette idée.

— Mais si, mais si, riposta Milly pleine d'assurance... Alons, viens !

Le plus étrange de l'affaire fut qu'en effet on permit aux deux fillettes d'aller faire une tournée de bonne aventure dans les villages voisins.

— C'est uniquement à cause de votre bon cœur, leur dit-on, et parce que vous avez entrepris de donner du pain pour l'hiver à ce pauvre vieux, mais n'y prenez pas goût au moins, et revenez bientôt !

Du reste, dans chaque village, l'un ou l'autre des habitants de Plan d'En-Haut avait quelque parent, ami ou relation chez qui les petites devaient aller loger.

Elles partirent. Elles voulaient débiter par Salvan, où la plupart des gens, non seulement les connaissaient, mais aussi avaient vu Mirabelle habillée en bohémienne lors de la représentation théâtrale. Il y avait encore beaucoup d'étrangers en villégiature dans les hôtels de l'endroit, et lorsque l'on vit les deux fillettes établies sur la grand'place, l'une en robe bigarrée, avec un turban vert et des anneaux aux chevilles et aux oreilles, l'autre en rouge, avec un bonnet pointu, jouant du tambourin, un grand rassemblement se forma aussitôt autour d'elles.

C'était vers le soir, les touristes revenaient de course. Ils s'arrêtaient, qui appuyé sur sa canne, qui remontant son sac sur l'épaule... Les dames sortaient des hôtels en riant. Mirabelle avait appris à Milly un « boniment » court et bien senti :

— Approchez, Mesdames et Messieurs, je vous présente la petite et célèbre magicienne de l'Inde mystérieuse... Du fond des forêts inconnues et des bords du Fleuve sacré, elle rapporte un éléphant plein de sagesse et de science qui sait tout, le passé, le présent et surtout l'avenir. Qui de vous, Mesdames et Messieurs, ne voudrait pas savoir pour quelques sous si la fortune lui viendra demain, si le bonheur lui est réservé pour la vie ! Approchez donc, c'est deux francs par consultation pour connaître ce que sera demain, après-demain et les autres jours... Le mystère inconnu de l'avenir est là. Profitez !

Et les curieux venaient, versaient leur pièce de deux francs et tendaient la main... Mirabelle déposait sur leur paume ouverte son petit éléphant qui se colorait aussitôt de petites bandes de couleurs jaunes, rouges ou bleues... La fillette alors prédisait l'avenir du client selon les indications secrètes du chevrier, mais il faut dire qu'elle se fiait aussi et surtout à son intuition...

Tout en disposant le bijou sur la main tendue, elle jetait un regard pénétrant sur la personne qui la consultait... un seul regard donnait une première impression, qui est généralement la bonne, et cette intuition était chez elle si vive qu'il lui semblait en effet pouvoir lire dans la destinée. C'était très mystérieux aussi ce sentiment intime et vif qui lui venait de la sorte, mais c'était tout de même plus compréhensible que la signification des couleurs de l'éléphant... Par exemple, lorsqu'elle aperçut devant elle la figure anxieuse, les yeux un peu égarés d'un jeune alpiniste qui cependant avait l'air robuste, résolu et audacieux, elle n'hésita pas à lui dire :

— Vous aurez une vie magnifique, tout le monde vous couvrira d'éloges, on vous aimera beaucoup... mais prenez garde à la montagne... la montagne ne vous aime pas...

Et, en effet, quelque temps plus tard, on apprit que ce jeune homme était tombé d'une arête de deux cents mètres en voulant secourir un compagnon de course...

Tout compte fait, les séances de Salvan eurent un très joli succès. Mirabelle avait eu plus d'une centaine de clients, et si elle arrivait à un pareil résultat aux Marécottes et à Finhaut, le pauvre chevrier allait pouvoir passer l'hiver comme « coq en pâte »...

Aux Marécottes, ce furent surtout des enfants qui consultèrent la devineresse. C'était beaucoup plus amusant. Elle leur faisait moitié prix et s'ingéniait à glisser dans ses prévisions des conseils excellents... En leur faisant un peu peur c'était facile, surtout si elle ne parlait pas de l'avenir lointain, dont les enfants se soucient fort peu en général, mais en leur disant qu'ils allaient se casser le nez ou être fouettés, elle pouvait les mettre en garde contre leur turbulence ou leur indiscipline...

Après les Marécottes, Mirabelle et Milly se rendirent à Finhaut à pied en passant par le délicieux sentier forestier qui touche à la petite auberge de La Crétaz. Comme elles y arrivaient, au milieu de l'après-midi, elles aperçurent de nombreux clients attablés tout autour de l'auberge... Sur-le-champ elles décidèrent de donner là une petite séance, et elles eurent raison, car de nombreuses personnes abandonnèrent leur tasse de thé pour venir demander le secret de leur avenir... Pendant ces consultations, une joyeuse bande d'enfants s'abattit autour de la petite bohémienne : c'était le pensionnat qui avait organisé la fête de Salvan et qui maintenant avait loué un chalet à Finhaut. Tous ces enfants et leurs directrices firent fête à Mirabelle et à son amie... Ils venaient à La Crétaz pour célébrer en plein air l'anniversaire de l'un d'eux. Pendant que s'achevaient les consultations, ils prirent possession d'une longue table et y disposè-

rent des quantités de friandises de toutes sortes, dont surtout un immense gâteau planté de dix bougies de couleurs que l'on alluma en l'honneur des dix ans de la petite Micheline, jolie fillette toute bouclée et mutine... Voyant que Mirabelle n'avait plus de clients, les directrices l'appelèrent avec Milly et leur firent place autour de la longue table... Elles eurent des brioches, du chocolat, des sucreries à rendre malades cent mille estomacs. Après le goûter, on fit des jeux, on battit des bans, on dansa, et Mirabelle, en sa robe multicolore, avec son turban verts et ses anneaux brillants, paraissait la reine étrange de tout ce petit peuple...

Ils firent la route ensemble jusqu'à Finhaut, où ils n'arrivèrent qu'à la nuit...

Il y avait beaucoup plus d'étrangers à Finhaut qu'à Salvan. Tous les grands et beaux hôtels de l'endroit regorgeaient de clients, et, le soir, au retour des courses, au moment où les tea-rooms se remplissaient, Mirabelle, installée à l'entrée de l'un ou de l'autre des hôtels, rassemblait autour d'elle un monde fou... D'après les questions et demandes que lui adressaient ses clients, elle fit là une très instructive expérience de la vie... Comme elle les jugeait stupides tous ces gens si inquiets de savoir où ils iraient le mois suivant, si la rente anglaise monterait ou descendrait, si leurs enfants grandiraient normalement... Souvent, elle ne comprenait rien à la question posée, mais elle répondait tout de même... selon la figure des gens, et rarement elle se trompait... Une de ses plus bizarres clientes fut une dame très vieille, impotente, petite et grosse comme un tonneau et qui avait des joues bouffies, mais tellement boursouflées vraiment qu'on ne lui voyait plus les yeux ni le nez.

Cette dame, toute couverte de bijoux, ne s'inquiétait que de sa santé. Et ses demandes étaient à la fois si précises, directes et ridicules que la petite Mirabelle prit un malin plaisir à lui répondre comme on va voir :

— Je ne peux plus faire de courses, disait la dame, je suis tout de suite fatiguée... D'où cela vient-il ?

— De la marche, Madame...

— Je n'ai plus d'appétit... En aurais-je davantage bientôt ?

— Si vous mangez moins, oui, Madame...

— Me prédisez-vous que je maigrirai enfin si je suis les conseils de mon docteur de Paris ?

— L'éléphant ne le dit pas, Madame.

— Ah !... enfin... enfin... ma maladie est-elle mortelle ?

— Certainement... Vous mourrez un jour...

— Ah ! la petite peste ! s'écria la dame en se sauvant de toute la vitesse de ses courtes jambes pattues...

Mirabelle éclata de rire, plia bagage et alla se poster devant l'hôtel de la gare pour attirer les voyageurs du train qui allait arriver. Cela lui réussissait souvent. On la remarquait à la descente du train, on s'inquiétait de savoir ce qu'elle faisait là, et, le lendemain, plusieurs des nouveaux séjournants la recherchaient pour lui demander par jeu ou vraie curiosité si leurs vacances seraient bonnes...

Or, ce soir-là. Mirabelle, en contemplant la file des voyageurs qui débarquaient, eut tout à coup un grand geste de surprise, et, désignant à Milly un homme jeune et blond, aux fortes épaules, qui passait devant l'hôtel, elle lui chuchota :

— Reconnais-tu ce Monsieur ?

— Non, fit Milly.

— Eh bien, moi, je le reconnais. C'est... Non, je te le dirai plus tard... Oh, que je voudrais qu'il vienne me consulter ! Frappe sur ton tambourin ! Très fort ! Plus fort !

L'homme qu'avait désigné Mirabelle tourna la tête, considéra curieusement le groupe pittoresque formé par les deux fillettes, mais ne s'approcha pas... Au bout de quelques secondes, il reprit la route qui monte au village.

Ce que voyant, Mirabelle n'hésita pas à plier bagage malgré une bonne dame qui voulait se faire dire la bonne aventure dès son arrivée...

— Non, non, Madame, lui dit-elle... Votre destinée ne m'intéresse pas, j'ai autre chose à faire...

— Mais, mais, disait la dame suffoquée, je ne marchande pas... Voulez-vous un franc de plus ?

— Excusez, coupa Mirabelle, je ne peux que vous prédire des ennuis et des chagrins ce soir ; demain, l'avenir sera meilleur pour vous. Pour moi, j'ai quelque chose à faire, mes poules à soigner, ma chèvre à traire...

Elle disait n'importe quoi dans sa hâte à suivre le voyageur pour savoir dans quel hôtel il allait... Elle courut, le revit qui entrait au Grand Hôtel et se frotta les mains...

Le lendemain matin de bonne heure, elle était à son poste devant ce même Grand Hôtel. Mais, hélas ! elle ne vit pas sortir le personnage qu'elle recherchait. Qu'était-il donc devenu ? Vers le soir, sa longue patience fut enfin récompensée : Le touriste, qui avait dû partir de grand matin, revenait, sac au dos, d'une longue course dans les montagnes. Il paraissait fatigué et marchait lentement. Cela permit à Mirabelle de déployer tout son art, à Milly de prononcer tout son boniment... L'étranger s'arrêta, écouta, sourit et enfin s'approcha...

— Monsieur, que désirez-vous savoir ? dit aussitôt Mirabelle en lui tendant son petit éléphant.

— Tiens, fit l'homme, il me semble que j'ai déjà vu un fétiche semblable quelque part.

— Peut-être bien, Monsieur, mais c'est sans doute un petit éléphant qui lui ressemble que vous aurez vu... Celui-ci est tout à fait spécial. Il vient des Indes. Il est magique, il sait tout. Tenez... prenez-le, mettez-le sur votre main... comme cela, oui... Ah, Monsieur, je vois tout de suite ce qu'il veut dire. Il paraît que vous avez subi une grosse perte, il y a peu de temps... c'était quelque chose de très précieux et vous avez eu beaucoup de chagrin...

— Tiens, c'est vrai, fit l'homme étonné.

Mirabelle le regardait si fixement de ses grands yeux sombres qu'il fut subjugué... il ne savait plus que dire, mais il se reprit bientôt, sourit et demanda :

— Maintenant, votre éléphant peut-il me dire si je retrouverai jamais cette chose si précieuse ?

Mirabelle feignit d'examiner longuement les petites couleurs et les signes de lumières qui se dessinaient sur l'éléphant, puis enfin répondit :

— Oui, vous la retrouverez... d'ici deux ou trois jours...

— Quelle assurance ! C'est trop beau ! s'écria l'homme sceptique... Mais, puis-je savoir si c'est bien à quoi je pense. Quel genre de chose était-ce ? Ah ! attention, si vous me le dites, alors je vous croirai !

— Ce que vous demandez est difficile, Monsieur... mon éléphant et moi ne pouvons pas donner des renseignements si précis... Enfin, je vais essayer.

Elle examina encore soigneusement les reflets et les taches que les rayonnements faisaient sur la main de l'homme... Enfin, elle lui montra sur le bas du pouce un tout petit rond lumineux.

— Il se pourrait, dit-elle, qu'il s'agisse d'une bague... Oui, c'est probable, car, sans cela, je ne saurais pas ce que veut dire ce petit rond clair que vous voyez là...

— C'est prodigieux ! s'exclama l'étranger. Oui, j'ai perdu une bague dans ce pays, il y a quelque temps... Et tu dis, petite, que je vais la retrouver ?

— J'en suis sûre, répondit fermement Mirabelle, mais je ne puis rien ajouter... Je suis fatiguée...

Le lendemain, de grand matin, Mirabelle et Milly quittèrent Finhaut et se dirigèrent le plus rapidement possible vers Plan d'En Haut.

— J'ai compris, avait dit Milly la veille, dès que l'étranger eut tourné les talons ; c'est le Hollandais qui avait perdu sa bague de fiancé à la Fontaine de Moïse, sur le chemin de Salanfè. Nous l'avons retrouvée grâce au chevrier. Mais à quoi sert d'avoir fait ta maligne ? Pourquoi ne lui as-tu pas dit tout de suite que tu l'avais ?

— Eh, eh, chérie, ne faut-il pas que mon éléphant serve à quelque chose ?

— Et s'il ne te croit pas ? S'il ne vient pas la chercher ?

— Sois tranquille, je lui en ai trop dit. Il est en tout cas très intrigué, il viendra !

Tout en devisant de la sorte, les deux fillettes marchaient d'un bon pas. Elles étaient contentes. Leur expédition n'avait pas mal réussi ; elles rapportaient quelques centaines de francs de recette nette. C'était plus qu'il n'en fallait pour assurer au pauvre chevrier un hiver exempt de souci.

Dès le soir de son arrivée, Mirabelle se posta sur le pas de la porte du petit bazar des Besson et surveilla attentivement la route. Mais ce jour-là et le lendemain encore son espoir fut déçu. Elle commençait à se dire que le jeune Hollandais n'avait pas cru un mot de ses prédictions, n'y avait vu qu'une coïncidence, bref qu'il ne viendrait pas à Plan d'En Haut.

Il arriva cependant. Elle le vit de loin, prit la bague retrouvée et la tint bien serrée dans sa main gauche. Le touriste ne manqua pas de s'arrêter devant le bazar. Mirabelle, sur le seuil, lui adressa son plus gracieux sourire. Le jeune homme parut alors frappé d'étonnement.

— Tiens, c'est vous, la petite sorcière ! s'écria-t-il gaiement. Et vous êtes la petite vendeuse de ce bazar ! Mais, dites-moi, qu'est-ce que cette plaisanterie à propos de la bague que j'ai perdue dans la montagne près d'ici ?

Il riait, mais on voyait aux plis de son front et à sa voix légèrement altérée que la perte de cette bague lui tenait plus à cœur qu'il ne voulait bien l'avouer.

Or, pour toute réponse, Mirabelle lui tendit ses deux petits poings fermés en lui disant joyeusement :

— Laquelle ?

Il comprit, ses yeux eurent un éclair de bonheur, il saisit à la fois les deux mains de Mirabelle dans la sienne, sentit la bague qui se glissait sur sa paume... Il considéra longuement le bijou, puis s'assit sur le banc devant la porte, sans rien dire, comme si la joie lui faisait mal.

Pour rompre le silence, Mirabelle lui conta comment elle avait procédé pour retrouver la bague et le rôle prépondérant que le chevrier avait joué dans cette affaire, et elle conclut :

— Vous voyez que mon petit éléphant a tout de même joué son rôle comme il faut ! J'espère que vous avez du plaisir, Monsieur, dit-elle encore en voyant le jeune homme tout pâle et silencieux.

— C'est plus que du plaisir, mon enfant, répondit-il enfin, c'est une nouvelle vie qui s'ouvre, car, ce petit anneau d'or, c'était tout ce qui me restait d'une fiancée très aimée, morte depuis des années. Et elle m'avait fait jurer de ne jamais me sépa-

rer de cette bague. J'étais inconsolable. Ah, tu ne saurais imaginer, petite Mirabelle, quelle immense reconnaissance j'éprouve pour toi. Voyons, qu'est-ce que tu aimerais ? Je veux te faire un beau cadeau...

— Je ne veux pas de cadeau, je n'ai pas besoin de cadeau, protesta Mirabelle. Tenez, regardez mon petit éléphant : J'ai été plus heureuse que vous, car, moi, j'ai toujours gardé le seul souvenir de ma chère maman.

Elle conta son histoire au jeune étranger. Il se montra très ému et lui serra chaleureusement les mains. Il déclara qu'il était obligé de repartir pour son pays dès le lendemain, mais pria Mirabelle de vouloir bien accepter un petit cadeau amical qu'il lui enverrait de la première ville où il s'arrêterait.

Ce cadeau, qui arriva quelques jours plus tard, se trouva être un ravissant gramophone portatif accompagné de plusieurs disques.

Au milieu de tous ces événements, l'automne était venu. Maintenant déjà on ne sortait plus sur le pas de la porte le soir, mais on se rassemblait souvent à la tombée de la nuit, après souper, chez les Besson ou chez les parents de Milly. Le chevrier, encore bien faible, pouvait cependant sortir et venait en boitillant à ces petites réunions amicales qu'il animait souvent par le récit de ses aventures en Orient. Et ce qui contribuait à répandre la gaieté, c'était le gramophone envoyé par le jeune Hollandais.

Or, un dimanche après-midi, tout le monde, sans excepter Minouche, était réuni dans la grande cuisine des Besson. On avait pris du thé, mangé des bricelets, écouté les histoires extraordinaires du chevrier, mis et remis successivement tous les disques sur le gramophone. Milly, cependant, se mit à bâiller.

— Oh ! fit-elle, on commence à les connaître, ces morceaux de musique ! Quel dommage que nous n'en ayons pas de nouveaux !

À cet instant, Mirabelle sursauta :

— Mais, j'y pense ! s'écria-t-elle. N'était-ce pas un disque de gramophone que j'avais emporté du chalet d'En Pierraz avec mon éléphant et Minouche ? Un disque que ma maman aimait, disait-elle ! Je vais voir si je peux le retrouver...

Elle monta au grenier... et bientôt en redescendit avec le disque en question. Son titre était en anglais. On y jeta un coup d'œil sans chercher à comprendre, puis on le plaça sur l'instrument.

Un grand silence parut s'établir tout à coup, on ne sait pourquoi, dans la pièce, puis, les premières mesures d'un air de romance s'égrenèrent, et enfin une voix fraîche, adorablement pure, modula les premières notes d'une chanson sentimentale. Minouche s'approcha du gramophone...

Mais alors, on vit Mirabelle tendre les bras, tourner sur elle-même et s'appuyer à l'angle de la table pour ne pas tomber...

Et elle balbutiait :

— C'est la voix de maman... C'est maman qui chantait cela... C'est maman... la voix de maman qu'on a prise sur ce disque... Maman !

Tous les assistants se levèrent et vinrent l'embrasser. On devinait que le mystère allait enfin s'éclaircir. Mirabelle se souvenait assez de la voix de sa mère pour ne pas s'y tromper. Restait à traduire le titre du disque... On discuta : à qui s'adresserait-on pour arriver le plus vite à savoir ?

Mais, pendant ce temps, le vieux chevrier s'était péniblement approché et avait pris le disque. Il le considéra longuement, le tourna et le retourna, puis il dit :

— Excusez-moi si je n'ai jamais dit que je savais un peu d'anglais. Cela s'apprend tout seul quand on voyage. Eh bien, il y a écrit là-dessus que ce sont deux airs d'opérette chantés par la célèbre actrice Evelyne Martiny.

ÉPILOGUE

Renseignements pris, il se confirma bientôt que la grande artiste Evelyne Martiny avait disparu depuis plusieurs mois. En proie à un violent chagrin, dont personne n'avait pu savoir la cause, elle avait fui le monde, était partie pour une destination inconnue, emmenant sa petite fille Mirabelle avec elle. On n'avait plus rien su d'elle ; ses parents et amis avaient fait des recherches qui malheureusement n'étaient pas allées jusqu'au village perdu de Plan d'En Haut. Et, d'ailleurs, n'était-ce pas la volonté de la morte de se faire oublier puisqu'elle avait tout détruit, excepté ce disque qui ramenait sa voix délicieuse et allait reconduire Mirabelle vers une existence toute nouvelle.

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

<https://ebooks-bnr.com/>

en juillet 2016.

— **Élaboration :**

Ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique : Isabelle, Françoise.

— **Sources :**

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Epuys, Michel. *Mirabelle de Plan d'En Haut*, Genève, Jeheber, 1938. La photo de première page, *Vallon de la Sallanche à Van d'En Haut 2*, a été prise par Ancha, le 12.09.2015 (Bibliothèque numérique romande).

Les photos dans le texte :

Gorges du Trient, Ancha, 05.07.2015. (Bibliothèque numérique romande.)

Pont de Gueuroz, ValentinB, s.d., photographie sous licence CC paternité – partage à l'identique 3.0 (non transposée). (Wikimédia.)

— **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et ma-

quettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://www.chineancienne.fr>
<http://djelibeibi.unex.es/libros>
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://eforge.eu/ebooks-gratuits>
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](#),
<http://fr.wikisource.org/>
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
http://www.gutenberg.org/wiki/FR_Principal.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès
de :

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain.>

APPRENDRE LE FRANÇAIS

avec

TV5MONDE

OÙ VOUS VOULEZ



3 000 EXERCICES
100% VIDÉO
100% GRATUIT

Disponible sur
App Store

DISPONIBLE SUR
Google play